

I. La dislocation du Tchen-la et la formation du Cambodge angkorien (VIIe-IXe siècle)

In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 43, 1943. pp. 17-55.

Citer ce document / Cite this document :

Dupont Pierre. I. La dislocation du Tchen-la et la formation du Cambodge angkorien (VIIe-IXe siècle). In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 43, 1943. pp. 17-55.

doi : 10.3406/befeo.1943.5737

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/befeo_0336-1519_1943_num_43_1_5737

ÉTUDES SUR L'INDOCHINE ANCIENNE

PAR PIERRE DUPONT.

Membre de l'École française d'Extrême-Orient,
Secrétaire général de l'Institut Bouddhique.

I

LA DISLOCATION DU TCHEN-LA ET LA FORMATION DU CAMBODGE ANGKORIEN (VII^e-IX^e SIÈCLE)

La dernière date actuellement connue du règne de Jayavarman I^{er} est 603/681¹. Avec ce roi prend probablement fin la période d'unification du Tchen-la et disparaît la dynastie venue au pouvoir 100 ans plus tôt, au moment de la dislocation du Fou-nan. Les inscriptions attestent, par leur dispersion, l'importance du Tchen-la au cours du VII^e siècle, mais les circonstances qui conduisirent à deux siècles d'anarchie — car c'est Indravarman I^{er} surtout qui a refait l'unité du pays — n'ont pu être encore élucidées. Il semble, en tout cas, que les raids de pirates malais, le morcellement du territoire et de l'autorité, la suzeraineté de souverains indonésiens soient bien plus les conséquences que les causes d'une profonde désorganisation interne. Cet effondrement soudain rappelle celui du XIV^e siècle, bien plus durable.

La documentation sur cette période est presque uniquement locale et, de plus, rétrospective. Quelques informations d'annalistes chinois ou arabes donnent le cadre historique, et elles seront rappelées plus loin. Il existe aussi quelques inscriptions contemporaines des événements. Mais la documentation fondamentale, celle qui permettra de serrer peu à peu la réalité, se trouve dans des « listes généalogiques » datant de Yaçovarman I^{er} et Rājendravarman II, soit de la fin du IX^e et du milieu du X^e siècle. Ces listes d'ancêtres figurent sur les stèles de fondations royales, elles indiquent plusieurs dynasties parallèles pour cette période du VIII^e siècle que nous savons, grâce aux Chinois et aux Arabes, avoir été une période de divisions et de sujétion vis-à-vis de Java.

Si de telles généalogies ne peuvent tout expliquer, elles aident cependant à retracer les grandes lignes d'une période. Les fouilles archéologiques permet-

1. Cf. G. COEDÈS, *Inscriptions du Cambodge*, II, 39. Les dates doubles figurant sans autre indication dans cet article comportent d'abord le millésime en ère *çaka*, ensuite le millésime en ère chrétienne, conformément au système adopté par les arabisants pour les dates de l'hégire. On sait que les dates en ère *çaka* impliquent une approximation d'un an environ, faute de savoir en chaque cas s'il s'agit d'une année écoulée ou d'une année en cours. Quant aux autres dates, elles sont en ère chrétienne.

tront ensuite de retrouver les fiefs correspondants. Car, à défaut d'autres, il y eut une activité artistique et religieuse réelle pendant les 120 ans qui s'intercalent entre la mort de Jayavarman I^{er} et le début de la période angkoriennne. L'art du Kulên se place au terme d'une évolution artistique, mais ses antécédents sont immédiats. Des trois styles qui se partagent l'art préangkorien, deux sont de l'époque de la sécession, ceux de Prêi Khmeñ et de Kômpon Práh.

Le dernier mot appartiendra donc à l'archéologie, sans oublier les inscriptions que les fouilles peuvent fournir. Mais il y a lieu d'abord de rassembler toute la documentation épigraphique, si tardive soit-elle. Elle permet de préciser les conditions dans lesquelles a été réalisée la restauration du ix^e siècle, en quoi consistèrent les efforts de Jayavarman II et d'Indravarman I^{er}. Elle laisse également présumer des événements dont l'incidence s'est prolongée jusqu'au milieu du x^e siècle.

*
**

Les textes historiques et généalogiques.

La plupart des textes concernant cette période ont déjà été publiés par BARTH et BERGAIGNE, LOUIS FINOT, GEORGE CÆDÈS. Il suffit donc de les énumérer ici en ajoutant l'analyse des passages qui nous intéressent. Après quoi, il sera possible de dresser un tableau généalogique complet.

I. — GROUPE DES INSCRIPTIONS DE COCHINCHINE ¹.

1. *Tháp-mu'ô'i*. K. 7. — Le *kamrek kamratân añ Çambhuvarmadeva* érige le *vrah kamratân añ Çrî Puşkarākṣadeva*. Date disparue.

2. *Tháp-mu'ô'i*. K. 6. — Le *vrah kamratân añ Çrî Puşpavaṭasvāmin* est rendu coparticipant d'une fondation avec le *vrah kamratân añ Çrî Puşkarākṣa*. Sans date.

3. *Phnom Bâ The*. K. 3. — Fondation çivaïte destinée aux dévotions de Çrî Nṛpādityadeva. Sans date.

4. *Vât Srè Běñ (Ô lám)*. K. 911. — Fragment de dalle portant le nom de Bālāditya ². Sans date.

II. — GROUPE DES INSCRIPTIONS DU NORD DU CAMBODGE.

5. *Práh Thāt Kvân Pir (Kraçèh)*. K. 121. — Puşkara fait ériger le dieu Puşkareça en 638/716 ³.

1. G. CÆDÈS, BE, XXXVI, 1, suiv.

2. BE, XL, 470, 481.

3. L. FINOT, BE, IV, 675.

6. *Lobo'k Srór* (Kraçèh). K. 134. — Fondation faite par Jayavarman I *bis* en 703/781 ¹.

7. *Pràh Thāt Pràh Srēi* (Thbón Khmüm). K. 103. — Fondation faite par Jayavarman I *bis* en 692/770 ².

8. *Túol Kók Pràsát* (Kraçèh). K. 126. — Mention de Jayavarman I *bis*. Sans date ³.

9. *Sambór* (Kraçèh). K. 131. — Mention de Jayavarman I *bis*. Sans date ³.

10. *Vāt Tasar Moroy* (Kraçèh). K. 124. — Une reine Jyeṣṭhāryā, auteur d'une fondation, est fille de la princesse (*kanheñ*) Jayendra-r-bhā, petite-fille de la princesse Nrpendrādevī, arrière-petite-fille du *vrah kamraten añ* Çrīndraloka, 726/803 ⁴.

III. — INSCRIPTION D'ANKOR.

11. *Stèle trouvée dans le Bàrày occidental* (K. 904). — La princesse Çobhājayā — fille du roi (décédé) Jayavarman (I^{er}) et de la reine Jayadevī, — épouse du brahmane Çakrasvāmin, fait une fondation à Çiva Tripurantakeçvara. Jayadevī s'y associe. Allusion au malheur des temps. Le nom posthume de Jayavarman I^{er} paraît être *vrah kamratāñ añ ta dau Çivapura*, 635/713 ⁵.

IV. — INSCRIPTIONS D'INDRAVARMAN I^{er}.

12. *Stèles de fondation de Pràh Kó* (K. 713, 799-877) ⁶, *Bàkoñ* (K. 826, 803/881) ⁷, *Phnoñ Bàyàñ* (K. 14, s. d.) ⁸, *linteaux de Pràh Kó* (K. 310 et K. 317, 801/879) ⁹, *piédroits de Bàkoñ* (K. 304-308, 801/879) ¹⁰. Textes d'étendue très inégale mais comportant plusieurs stances identiques ¹¹.

St. III. Indravarman I^{er} monte sur le trône en 799/877.

IV. Sa mère, « née d'une famille où se sont succédé les rois », a pour père Çrī Rudravarman, pour grand-père maternel le roi Çrī Nṛpatīndravarman [II], et pour mari le roi Çrī Prṭhivīndravarman, « né d'une famille de *kṣatriya* ».

13. *Texte particulier à la stèle de fondation de Bàkoñ* (K. 826). Détails sur certains sanctuaires entourant la pyramide et consacrés à des parents d'Indravarman.

1. G. CÆDÈS, *Inscriptions du Cambodge*, II, 92 suiv.

2. Id., BE, XXXVI, 10, n. 9.

3. *Ibid.*, 10, n. 6.

4. Analyse dans AYMONIER, *Cambodge*, I, 304. Texte reproduit dans *Corpus*, V, pl. CCIX. Analyse nouvelle due à M. Cœdès.

5. Cf. BE, XXXIX, 341. Traduction inédite de M. Cœdès.

6. G. CÆDÈS, *Inscriptions du Cambodge*, I, 18 suiv.

7. *Ibid.*, I, 31 suiv.

8. BARTH-BERGAIGNE, ISCC, n° XXXVIII, 312 suiv.

9. *Ibid.*, n° XXXVI, 297 suiv.

10. *Ibid.*, n° XXXVII, 310 suiv.

11. Tableau de concordance, G. CÆDÈS, *o. c.*, 17, n. 1.

St. XXX. Un Viṣṇusvāmin érigé en l'honneur de Jayavarman III Viṣṇuloka.

XXXII. Une Indrāṇī érigée au bénéfice de l'épouse [Indrāṇī ?] du roi Indraloka.

14. *Inscriptions des piédroits de Prāḥ Kô* (K. 311-316, 801/879) ¹. Précisant la divinité titulaire de chaque sanctuaire :

Première rangée. Sanctuaire Nord.	Çrī Rudreçvara [Rudravarman].
—	— central. Çrī Parameçvara [Jayavarman II].
—	— Sud. Çrī Pṛthivindreçvara [Pṛthivindravarman].
Deuxième rangée. Sanctuaire Nord.	Nom disparu [Rudradevī ?]
—	— central. Çrī Dharaṇīndradevī [épouse de Jayavarman II].
—	— Sud. Çrī Pṛthivīndradevī [épouse de Pṛthivindravarman].

V. — INSCRIPTIONS DE YAÇOVARMAN I^{er}.

15. *Inscription de Prāḥ Kô* (815 ç). Au dos de la stèle d'Indravarman I^{er}. Fondations au bénéfice des sanctuaires de Parameçvara [Jayavarman II] et Çrī Pṛthivindreçvara [Pṛthivindravarman] ².

16. *Inscriptions des piédroits de Lolei* (K. 324-332, 815/893) ³. Précisant la divinité titulaire de chaque sanctuaire :

Première rangée. Sanctuaire Nord.	Çrī Indravarmeçvara [Indravarman I ^{er}].
—	— Sud. Çrī Mahīpatiçvara [Mahīpativarman].
Deuxième rangée. Sanctuaire Nord.	Çrī Indradevī [épouse d'Indravarman].
—	— Sud. Çrī Rājendradevī [épouse de Mahīpativarman].

17. *Inscriptions digraphiques*, commémorant les fondations du Yaçodharāçrama. Provenant de : Phnom Prāḥ Bāt (K. 95), Prāsāt Tà Siev (K. 323), Prāḥ Kô (K. 309), Prāsāt Nāk Buos (K. 346), Prāḥ Thāt Prāḥ Srēi (K. 101), Prāḥ Thāt Khtom (K. 110), Vāt Hà (K. 57), Vāt Kandāl (K. 47), Prāḥ Oṅkār (K. 42), Kūhā Prāḥ (K. 45), Huei Thà Mô (K. 362). Textes datant de 811/889, quand les éléments de la date ont été conservés. Donnent la généalogie de Yaçovarman I^{er} ⁴.

St. II. Çrī Puṣkarākṣa, descendant [fils ?] du seigneur d'Aninditapura, accède à la royauté à Çambhupura ; il est l'oncle maternel de l'oncle maternel de la mère de Jayavarman II.

III. Rājendravarman I^{er}, descendant [fils ?] de Puṣkarākṣa, et roi dans

1. Analyse dans AYMONTIER, *o. c.*, II, 475 suiv.

2. G. CÆDÈS, *o. c.*, 22 suiv.

3. Analyse dans AYMONTIER, *o. c.*, II, 451 suiv.

4. BARTH-BERGAIGNE, ISCC, nos XLIV-LV, 346 suiv.

Çambhupura appartient par sa mère à la lignée des grands rois (*adhirāja*) de Vyādhapura.

IV. A pour femme Nṛpatīndradevī et pour fils le roi Mahīpativarman.

V. D'autre part, le brâhmane Agastya, venu de l'Āryadeça, épouse la princesse royale Yaçomatī.

VI. A pour fils le roi Narendrarvarman, père de Narendralakṣmī.

VII. Laquelle épouse le roi Rājapativarman et a pour fille Rājendradevī.

VIII. Cette dernière épouse Mahīpativarman [cf. st. IV] et a pour fille Indradevī.

IX-X. D'autre part, Jayavarman II a pour fils Jayavarman III = Jayavardhana.

XI. Le frère puîné de la mère de la mère de Jayavarman III est Çrī Rudrarvarman.

XII. Çrī Rudrarvarman a pour neveu (fils d'une sœur) le roi Çrī Prthivīndrarvarman.

XIII. « Dans cette race de kṣatriya », Çrī Rudrarvarman, *avanipālaka*, épouse la fille de Çrī Nṛpatīndrarvarman [II] et en a une fille.

XIV. Çrī Prthivīndrarvarman épouse la fille de Çrī Rudrarvarman et a comme fils le roi Çrī Indrarvarman.

XVI. Indrarvarman et Indradevī [cf. st. VIII] ont pour fils Çrī Yaçovarman.

18. *Stèle de fondation de Lolei* ¹. Reproduit les indications du texte n° 17, mentionne globalement les quatre divinités énumérées au n° 16 et dédie le temple à Indrarvarman sous le nom d'Indrarvarmeçvara en 811/889.

VI. — INSCRIPTIONS DE RĀJENDRAVARMAN II.

19. *Stèle de fondation de Prè Rup*, en 866/944 ². K. 806.

St. VI. Il y eut un roi Çrī Bālāditya, descendant de Kauṇḍinya et de Somā.

VII. Sa sœur eut une fille, Sarasvatī, qui épousa le brahmane Viçvarūpa.

VIII. Ce brahmane et cette *kṣatriyā* ont dans leur descendance [comme fille ?] Vedavatī, qui épouse Dvivedabhaṭṭa.

IX. Le roi Nṛpatīndrarvarman, frère de la mère de la mère de Vedavatī [donc descendant aussi de Sarasvatī et Viçvarūpa ?], fut père du roi Çrī Puṣkārākṣa, lui-même oncle maternel de l'oncle maternel de la mère de Jayavarman II.

X. Fondations de *linga* par Bālāditya à Svargadvārapura et autres cités.

XI. Dans la famille de Vedavatī, lignée de rois, naît Mahendradevī.

XII. Le père de Vedavatī a pour descendant Çrī Mahendrarvarman.

XIII. Mahendrarvarman et Mahendradevī ont pour fils Rājendrarvarman II.

XIV. Vedavatī et Viçvarūpa ont eu des rois dans leur descendance.

1. BARTH-BERGAIGNE, ISCC, n° LV, 391 suiv.

2. G. CÉDÈS, *Inscriptions du Cambodge*, I, 73 suiv.

XVII. Le père de Rājendravarman II est seigneur (*içvara*) de Bhavapura.

C. [Jayavarman II] Parameçvara épouse une « fille du mont ».

CCLXXIX. Une effigie de Viçvarūpa est installée à Prè Rup.

CCLXXX. Jayadevī, mère du roi Harṣavarman II, est sœur de Mahendradevī.

20. *Stèle de fondation de Bāksēi Čāmkrōn*, datée de 869/947. K. 286 ¹.

St. XXIV. L'oncle maternel de Jayavarman II = [Prthivīndravarman] eut un fils nommé Çrī-Indravarman.

21. *Stèle de fondation du Mēbōn oriental*, datée de 874/952. K. 528 ².

St. VIII. Bālāditya, descendant de Kauṇḍinya et de Somā, fut roi dans Aninditapura.

IX. Il fonda un *liṅga* à Svargadvārapura.

X. Sarasvatī, fille de sa sœur, épouse le brāhmane Viçvarūpa.

XI-XII. Dans cette race, naquit Mahendradevī, fille de roi, qui épouse Mahendravarman, fils du roi des rois de... pura [si Mahendravarman a hérité de son père, celui-ci était roi de Bhavapura. Cf. n° 19, st. XVII].

VII. — INSCRIPTIONS DUES A DES DIGNITAIRES DIVERS.

22. *Stèle de Prāsāt Kandōl Dōm Nord*, K. 809 ³. Fondation faite par le *purohita* Çivasoma en 80x *çaka* soit 878/887 A. D.

St. XXX. (Çivasoma) était fils du roi Çrī Jayendrādhīpativarman, oncle maternel de Jayavarman II.

23. *Stèles de Prāḥ Ēinkosēi*, K. 263 (890/968 et 892/970) ⁴ et *Prāsāt Kōmphu's*, K. 669 (894/972) ⁵ concernant deux sanctuaires associés, et reproduisant en partie le même texte. Fondations du brāhmane Divākarabhaṭṭa.

St. V (de Prāḥ Ēinkosēi). Bālāditya, descendant de Kauṇḍinya et Somā, fut roi dans Aninditapura.

St. VI (-d°-). Il était originaire de Svargadvārapura. [Correspond aux stances VI et VII de la stèle de Prāsāt Kōmphu's.]

VIII. — INSCRIPTION D'ATTRIBUTION DOUTEUSE.

24. *Stèle de Lovék*, K. 136, relatant les fondations pieuses de la famille Saptadevakula. Sans date ⁶.

St. VII. Punnāgavarman est fils de Rudravarman et de Narendralaksmī (un descendant, né dans la lignée de celle-ci, est serviteur de Jayavarman II).

1. G. CÆDÈS, JA, 1909, 467 suiv.

2. L. FINOT, BE, XXV, 309 suiv.

3. G. CÆDÈS, *Inscriptions du Cambodge*, I, 37 suiv.

4. BARTH-BERGAIGNE, ISCC, n° XIV, 77 suiv.

5. G. CÆDÈS, *o. c.*, I, 159 suiv.

6. BARTH-BERGAIGNE, ISCC, n° XVII, 122.



Le cadre chronologique. — Les inscriptions permettent, comme on vient de le voir, de dénombrer divers personnages qui eurent des fonctions présumées royales entre l'époque de Jayavarman I^{er} et celle de Jayavarman II. Mais ces deux époques ne constituent pas des limites absolues : certains princes ou rois, qui font figure d'ancêtres, ont vécu plus tôt, contemporains de Jayavarman I^{er} et peut-être d'Īcānavarman I^{er} ; d'autres dynastes ont eu encore des descendants « en exercice » au temps de Jayavarman II et de Jayavarman III. Il n'en demeure pas moins que le VIII^e siècle est la grande période d'éclosion de ces dynasties. Les rois plus anciens peuvent appartenir à des généalogies sinon refaites, au moins « sollicitées ». Et les dynastes du IX^e siècle ne font que prolonger une situation due à leurs prédécesseurs. On indiquera, en de tels cas, les synchronismes utiles, mais il a paru superflu de reproduire ici les données acquises de l'histoire officielle sur les souverains de la première période du Tchen-la, comme sur Jayavarman II et ses successeurs légitimes¹.

La plupart des personnages connus trouvent leur place dans un tableau généalogique commun reproduit sur la pl. I. On l'utilisera toutefois en se rappelant que :

1^o La situation chronologique du couple Sarasvatī-Viçvarūpa est imprécise. La position du roi Nṛpatīndravarman I^{er} est déterminée par ses relations de famille avec Vedavatī (cf. texte n^o 19, st. IX).

2^o Le rattachement de Mahendradevī au couple Vedavatī-Dviveda (texte n^o 19, st. XI), se fait apparemment par l'intermédiaire de ses nombreux ancêtres, qui nous sont connus par ailleurs en tant qu'ancêtres de Yaçovarman (texte n^o 17). Il y a ici des données de source différente qui se superposent très probablement.

Le tableau généalogique ainsi établi ne comporte, pour la période préangkorienne, presque aucune date en chronologie absolue. Un repère nous est fourni par la date d'avènement de Jayavarman II (802), un autre par la seule fondation connue de Puṣkarākṣa (716). Pour le reste, nous avons seulement, dans les cas de descendance directe, un ordre de succession certain et, pour les dynasties parallèles, des synchronismes approximatifs. Ils donnent cependant un cadre assez solide, car la plupart des personnages connus se rattachent à Bālāditya, et on remarquera que les données utilisées, quoique provenant de plusieurs sources, finissent par se recouper et impliquer un ordre de succession identique.

On peut évidemment supposer qu'un tel tableau, où chacun trouve si aisément sa place, repose sur des généalogies refaites quelques siècles plus tard. Ce n'est pas exclu en certains cas, encore qu'il s'agisse plutôt alors de parentés

1. Cf. G. Cœdès, *Histoire ancienne des États hindouisés d'Extrême-Orient*, Hanoi, 1944.

usurpées, comme on verra. Mais l'existence de Bālāditya et de Puṣkarākṣa, au moins, est attestée par ailleurs. L'état du Cambodge au VIII^e siècle implique l'existence de plusieurs dynasties parallèles. Les généalogies précisent généralement qui était roi et qui ne l'était pas, ce qui suppose l'existence d'archives au temps où elles furent préparées. Et même si elles ont été retouchées, elles résument ce que les Khmèrs savaient encore, au IX^e et au X^e siècle, sur la période de morcellement du Cambodge. La critique de détail ne pourra être entreprise que plus tard.

Le point de départ adopté ici pour le classement de tous ces personnages est la date d'avènement de Jayavarman II : 802. Celui-ci étant devenu roi très jeune, sa date de naissance est fixée approximativement à 780. Les générations sont espacées de trente ans. On notera d'ailleurs qu'il y a un intervalle de 86 ans entre 802 et l'unique date connue de Puṣkarākṣa (716), — et il y a trois générations. En attribuant aux contemporains présumés de Jayavarman II la cote 0, on remontera dans le temps et on numérottera les générations précédentes — I, — II, — III, etc.

Pour la période qui suit Jayavarman II, où les chronogrammes sont bien plus nombreux et où les dates de Rājendravarman II délimitent un *terminus ad quem*, la même méthode ne sera plus recevable, car le pouvoir sera transmis plusieurs fois de frère à frère ou même à oncle, et les intermariages défieront tout classement généalogique. Mais nous aurons alors d'autres moyens d'investigation, si besoin est.

*
* *

Les brâhmanes et les princesses. — (Textes nos 11, 19 à 21). Une singularité marquante des généalogies du VIII^e siècle est de se rattacher souvent à l'union d'un brâhmane indien et d'une princesse royale : Agastya et Yaçomatī, Viçvarūpa et Sarasvatī, Dviveda et Vedavatī. On omet d'ailleurs de dire quelle était la famille de Yaçomatī ; les autres princesses se contentent d'une parenté indirecte, ou même fort lointaine, avec Bālāditya. Le seul mariage de cet ordre qu'on ne puisse contester est celui du brâhmane Çakrasvāmin avec la fille de Jayavarman I^{er}. C'est le seul aussi auquel les généalogies ultérieures ne se réfèrent jamais.

Les noms des brâhmanes ne sont pas déjà pour inspirer tous une créance complète. Agastya est le personnage allégorique qui a conduit la civilisation indienne dans l'archipel ¹. Viçvarūpa est, dans la mythologie, le fils de Tvaṣṭr. Dviveda est une épithète. Ces personnages ont tout de créations imaginées par des pandits au fait de la littérature indienne et chargés de procurer des ancêtres à tel prince régnant. Et les princesses participent de l'aspect allégorique des brâhmanes : Vedavatī, Sarasvatī, Yaçomatī... Il y a sans doute là un abus de reconstructions historiques.

1. POERBATJARAKA, *Agastya in den Indische Archipel*, TBG, 1936, 471 suiv.

En précisant que l'historicité du couple Agastya-Yaçomatī est encore moins vraisemblable que les autres, on supposera que « ces mariages indiens » tendent à créer des répliques tardives et peu adroites du couple mythique Kaunḍinya-Somā et de son premier succédané Kambu-Merā ¹. La situation du pays, au VII^e-VIII^e siècle, différait peu sans doute de celle qui avait été connue plusieurs fois déjà, et les nouveaux chefs cherchaient aussi des ancêtres. Un détail remarquable est que l'un de ces chefs présumés, Narendravarman (— II) « fils d'Agastya et Yaçomatī » est né vers 720, — que la « fille » de Dviveda et de Vedavatī (— I) est née vers 750, donc qu'au milieu du VIII^e siècle, et malgré les dynastes déjà en place, la situation continuait d'être assez troublée pour permettre l'avènement de nouveaux venus qui, à leur tour, avaient besoin d'ancêtres.

*
**

Bālāditya. — Ce personnage est connu seulement par les inscriptions de Rājendravarman II (textes n^{os} 19, 21, 23) et c'est grâce à la mention de Puṣkarākṣa qu'il trouve sa place dans le tableau ci-joint. Son nom figure aussi sur un fragment de schiste trouvé en Cochinchine (texte n^o 4).

Il précède Jayavarman II de six générations, Puṣkarākṣa de trois. Encore est-ce un minimum, si Sarasvatī et Viçvarūpa sont bien les ascendants directs de Nṛpatīndravarman I^{er}. Celui-ci est donné (texte n^o 19, st. VIII et IX) comme « le frère de la mère de la mère » de Vedavatī, et Vedavatī comme née dans la descendance (*vaṃṣa*) de Viçvarūpa et Sarasvatī. Bālāditya peut donc appartenir à une période encore plus ancienne. C'est une possibilité qu'on sera d'ailleurs conduit à envisager au cours de cet article.

Dans l'hypothèse la plus modérée, la naissance de Bālāditya remonte au moins à 600 environ. Originaire de Svargadvārapura, il est connu comme roi d'Aninditapura, territoire hérité de sa mère et non localisé mais qui pourrait se trouver dans le Sud, si l'on tient compte du fragment d'inscription découvert à Ô-Lâm (texte n^o 4), et si on établit quelque rapport de titulature entre lui et le N pāditya qui a laissé une inscription en Cochinchine. Ce territoire, hérité, existait donc déjà précédemment, ce qui nous amène à la période du Fou-nan. Il contenait peut-être aussi la ville de Svargadvārapura ².

Dans ce système, les dates attribuables à Bālāditya permettent difficilement de le mêler aux événements qui ont suivi immédiatement le règne de Jayavar-

1. Ceci indiqué pour le principe, conformément aux données de l'histoire officielle. Dans le cours de cet article on sera conduit à supposer, au contraire, que l'*apsaras* Merā est une invention de mythographes et de généalogistes du XI^e siècle. Le nom de Kambu, qu'il s'agisse primitivement ou non d'un *ṛṣi*, appartient à une tradition plus ancienne, mais le couple Kambu-Merā, constitué comme tel en exploitant peut-être des thèmes de folklore, a toutes les apparences d'une fiction tardive, de même veine que les Dviveda-Vedavatī et Viçvarūpa-Sarasvatī.

2. Sur la localisation possible d'Aninditapura vers l'Est d'Añkor, cf. G. CÆDÈS, BE, XXVIII, 132.

man I^{er} (av. 657-apr. 681). S'il a joué un rôle politique, on le placerait plus tôt peu après la mort d'Īcānavarman I^{er} (av. 616-apr. 625), période qui paraît avoir été assez troublée aussi : on constate en effet que Bhavavarman II, attesté par une inscription de 639 et sans doute par d'autres non datées ¹, est passé sous silence dans l'inscription d'An Āmnik, qui énumère une généalogie de fonctionnaires et donne, pour les rois, l'ordre exact quant au reste : Rudravarman, Bhavavarman (I^{er}), Mahendravarman, Īcānavarman (I^{er}), Jayavarman (I^{er}) ². A vrai dire, le but de cette inscription n'est pas de fournir une liste royale complète. L'omission de Bhavavarman II cependant est à rapprocher de deux autres remarques concernant la même époque : absence d'inscriptions royales entre 625 (Īcānavarman I^{er}) et 657 (Jayavarman I^{er}), sauf le texte de 639, dont les singularités de libellé et de style ont déjà été signalées ; rédaction obscure et lacunaire, même pour les parties en bon état, des deux inscriptions non datées de Poñā Hór et de Han Āei qui parlent de Bhavavarman (II) comme d'un souverain décédé, « parti pour le séjour de Āiva », et paraissent émaner de son fils, — quoique ce dernier, identifiable peut-être à Jayavarman I^{er}, n'y figure ni sous son nom personnel, ni sous un titre royal. Ces particularités semblent indiquer pour le milieu du VII^e siècle une situation politique confuse.

On peut aussi se demander quelle était exactement, alors, l'étendue des territoires incorporés au Tchen-la. Les *Kambuja* paraissent avoir descendu le Mékong depuis la région de Bassac ³, se propageant progressivement vers le Sud au long des deux rives. Mais dans quelle mesure ont-ils annexé les territoires périphériques ? Les historiens chinois attribuent bien à Īcānavarman I^{er} la conquête du Fou-Nan, c'est-à-dire apparemment des territoires méridionaux de l'Indochine ⁴. En fait, cette conquête s'est poursuivie après la mort d'Īcānavarman. Les textes de Poñā Hór et de Han Āei ⁵ commémorent des opérations conduites contre les « Rois de la Montagne » par Bhavavarman (II). Celui-ci étant attesté en 639, on peut supposer qu'aux alentours de 640, la guerre entre Fou-nan et Tchen-la n'était pas finie. Il est impossible, aussi, de savoir dans le détail quel fut le sort des territoires orientaux du Fou-nan (Sud-Est du Cambodge, Est cochinchinois, Sud-Annam), à quel moment l'expansion du premier Tchen-la atteignit son maximum et où elle s'arrêta. Il y avait place dans ces régions, sans même aller jusqu'au Sud-Annam, pour une principauté comme celle d'Aninditapura. Il en est de même pour la région des Lacs, où l'expansion khmère s'est faite tardivement. L'inscription de Vāt Āakret ⁶ semble indiquer des opérations conduites sous Īcānavarman I^{er} contre un prince

1. G. CÉDÈS, BE, IV, 691-7. Cf. BE, XV, II, 162.

2. BARTH-BERGAIGNE, ISCC, n° IX, 51 suiv.

3. G. CÉDÈS, BE, XVIII, IX, 1-3.

4. G. CÉDÈS, BE, XXVIII, 124 suiv.

5. BARTH-BERGAIGNE, *o. c.*, n° I, 8 suiv. n° II, 21 suiv. Cf. aussi G. CÉDÈS, *Histoire ancienne des états hindouïsés...*

6. BARTH-BERGAIGNE, ISCC, n° VI, 38 suiv.

de Tāmrapura, par un vassal chef des trois districts de Cakraṅkapura, Amoghāpura et Bhīmapura, dont deux, connus par ailleurs, sont localisés entre les Lacs et les Daṅgrêk. Bālāditya aurait donc pu être, en ces temps d'expansion khmère, prince de quelque territoire plus ou moins indépendant.

Quant à son rattachement au couple Kauṇḍinya-Somā, il n'est apparemment qu'une concession faite à la tradition. Il s'ensuit cependant que cette tradition était alors solide, mais on se gardera de penser que Bālāditya d'une part, que d'autre part les *kṣatriya* ancêtres de Prthivīndravarman et Dhāraṅdradevī aient le moindre rapport avec les premiers souverains du Fou-naṅ.

Une autre éventualité est encore possible, qui situerait Bālāditya à date plus haute. Elle résulte de renseignements contenus dans la stèle VII de la stèle de Tā Prohm (1108/1186) et repris dans l'inscription du Prāḥ Khān d'Ankor¹. Ces textes mentionnent le roi Çreṣṭhavarman, fondateur de Çreṣṭhapura et apparemment prédécesseur immédiat de Bhavavarman I^{er} comme souverain du Tchen-la. Bhavavarman I^{er} est attesté en 582 (cf. article ci-dessus), quand sa carrière était sans doute déjà assez avancée. On peut donc situer Çreṣṭhavarman aux alentours de 550. Or, la stèle VII du texte de Tā Prohm dit de lui : *jato jayādityapurodayādrau*, « né sur cette montagne du levant qui est la ville de Jayāditya (du soleil vainqueur) ». Si cette périphrase tend à désigner la ville de Bālāditya, autrement dit « la ville du soleil levant », on est conduit à placer le roi Bālāditya lui-même, fondateur de la ville, vers le début du VI^e siècle sinon plus tôt. Les conséquences d'un rapport possible entre Bālāditya et le Tchen-la seront d'ailleurs abordées plus loin, en étudiant la position dynastique de Rājendravarman II.

Quant à la « ville de Bālāditya », *Bālādityapura*, elle semble attestée par la suite, postérieurement à la sécession de 713-717, en tant que capitale du Tchen-la d'eau. M. Cœdès l'a retrouvée sous la transcription chinoise *P'o-lo-t'i-pa*. Comme cependant aucun témoignage n'a subsisté dans l'histoire locale, d'une ville portant cette appellation officielle, on peut se demander si le terme « ville de Bālāditya » ne tend pas simplement à désigner Aninditapura, ville (et principauté) étroitement associée à Bālāditya par une tradition solide et en même temps citée dans diverses inscriptions².

La conclusion à laquelle conduit cette première analyse des données généalogiques est que Bālāditya, auquel se rattachent plus ou moins authentiquement plusieurs dynasties du VIII^e, du IX^e et du X^e siècle, appartient à un passé très lointain, antérieur au temps de Jayavarman I^{er}.

La dynastie d'Aninditapura, dont il est le plus ancien représentant connu, apparaît elle-même sous un aspect très différent dans la réalité et dans les généalogies ultérieures. Considérée en soi, elle semble formée d'une suite de princes détenteurs de quelque fief vassal ou secondaire : Bālāditya, Nṛpatīndravar-

1. G. Cœdès, BE, VI, 44 suiv.

2. *Id.*, BE, XXXVI, 11.

man I^{er}, Puṣkarākṣa sont les seuls noms parvenus jusqu'à nous ; les deux derniers au moins coexistaient avec la série des monarques officiels, Īcānavarman I^{er}, Bhavavarman II, Jayavarman I^{er}, Jayadevī. Envisagée au contraire sous l'angle des faits ultérieurs, la famille d'Aninditapura a certainement été mêlée de près aux événements compliqués qui ont provoqué la dislocation du Tchen-la. Nṛpatīndravarman I^{er} se situe vers la fin du règne de Jayavarman I^{er} et sous la « régence »¹ de Jayadevī, marquée par des temps malheureux (texte n° 11). Puṣkarākṣa, qui vient à sa suite, est placé au carrefour d'une série de dates sur lesquelles on reviendra plus loin et qui semblent vraiment significatives. L'action de ces hommes, quoique obscure, a eu sur les faits ultérieurs une incidence qui ne justifie sans doute pas les hyperboles des généalogies officielles, mais qu'en bonne méthode on ne peut méconnaître. Ceci dit, l'intérêt que leur ont montré les souverains du ix^e et du x^e siècle était de pure convenance généalogique, sans grand rapport avec les faits eux-mêmes.

L'importance réelle que pouvait avoir, au vii^e et au début du viii^e siècle, la dynastie d'Aninditapura ne doit cependant pas être surestimée quand on considère les premiers descendants de Bālāditya.

Celui-ci, comme on a vu, se place au moins à la génération — VI. Il en est de même pour sa sœur, la princesse *a*, qui épouse A (textes n°s 19 et 21) : tous deux sont inconnus par ailleurs. Ils ont pour fille une « princesse », Sarasvatī, qui épouse le « brâhmane » Viṣvarūpa (— V, ca 630-650). Dans leur descendance, naît une autre « princesse », Vedavatī, qui épouse le « brâhmane » Dviveda ; ceci avec une série d'intermédiaires inconnus auxquels on reviendra plus bas.

Nṛpatīndravarman I^{er} (— IV, ca 660-680) est rattaché à ce groupe de noms mythologiques par Vedavatī. Il est « le frère de la mère de la mère de Vedavatī » ; cette indication, reportée sur un tableau généalogique, en fait le fils aussi de Sarasvatī et Viṣvarūpa, donc le petit-neveu de Bālāditya.

On a indiqué plus haut quelle méfiance inspiraient ces mariages de princesses sans origine connue avec des brâhmanes annoncés comme indiens. La façon dont deux de ces couples apparaissent ici, au milieu d'ascendants et de descendants indéterminés, ne peut que faire douter encore plus de leur authenticité. Leur utilité semble consister seulement à établir une parenté douteuse entre Nṛpatīndravarman I^{er} et Bālāditya.

La seconde conclusion à laquelle on aboutit donc est que Nṛpatīndravarman I^{er} n'est peut-être pas, même en ligne collatérale, un descendant de Bālāditya ; comme celui-ci, il a « régné » sans doute à Aninditapura, mais avec quel intervalle ? La vie de Nṛpatīndravarman I^{er} se place en un moment de troubles politiques auxquels il a été apparemment mêlé. On apprécie beaucoup plus mal l'importance de son action : a-t-il vraiment préparé les voies à Puṣkarākṣa ou

1. Le mot « régence » est employé ici pour désigner le pouvoir exercé par la veuve d'un souverain, sans que rien laisse supposer comment le pouvoir était délégué ni quelle était son étendue.

ne figure-t-il dans les inscriptions ultérieures que comme père de Puṣkarākṣa, comme intermédiaire obligé, quoique non authentique, pour quiconque voulait se rattacher à Bālāditya d'Aninditapura ? Autrement dit, la personnalité de Bālāditya correspondant à une réalité historique (cf. texte n° 19), celle de Nṛpatīndravarman I^{er} mérite-t-elle une mention en soi, ou simplement parce que son fils a eu plus tard un rôle marquant ?

*
**

La dynastie de Çambhupura. — (Textes n°s 5-10, 17). Cette dynastie est de toutes, celle qui possède le plus de consistance historique, peut-être parce que son importance, pendant le VIII^e siècle au moins, fut la plus grande. Elle tire son origine du roi Puṣkarākṣa et se rattache pour une part aux ancêtres paternels de la reine Indradevī. Les indications qui la concernent dans les listes dynastiques sont complétées par un lot d'inscriptions contemporaines des faits cités (textes n°s 5 à 10).

Çambhupura a été identifié avec Saṃbór du Mékong et le territoire attenant, soit une région comprise entre Kraçèh et les sites archéologiques espacés jusqu'à 50 km. au Nord environ, avec une extension possible vers l'Est. Les monuments connus et la plupart des inscriptions recueillies, même sans nom ni date, y sont préangkoriens.

En tête de la dynastie se place Puṣkarākṣa (texte n° 17, st. II), « né dans la famille des princes d'Aninditapura », qui accéda à la royauté dans Çambhupura. Ce texte laisse deux précisions incomplètes : Puṣkarākṣa (— III, ca 690-710) était-il à son tour roi d'Aninditapura ? Quelle était cette royauté à laquelle il accéda dans Çambhupura ?

Un groupe de dates permet d'atteindre une interprétation vraisemblable des faits : la veuve de Jayavarman I^{er}, Jayadevī, exerçait une sorte de régence en 713, sans qu'il y eût de roi ; Puṣkarākṣa a laissé dans Çambhupura (texte n° 5) une inscription de 716 ; la sécession du premier Tchen-la se produisit, selon les historiens chinois, après 705-706 ; une première ambassade du Tchen-la de terre atteignit la Chine en 717, donc lorsque la sécession était chose faite. Ces divers événements se situant dans un espace de temps très limité, on est tenté de les rapprocher du texte n° 17, et de croire que Puṣkarākṣa s'est proclamé roi du Cambodge à Çambhupura, sans y avoir droit, provoquant ainsi la sécession du pays. Une objection est possible : elle consiste à dire que l'opération de Çambhupura n'est peut-être qu'un détail de politique locale, offrant seulement une coïncidence de dates avec la sécession du Cambodge. Cette coïncidence de quatre dates, qu'éclaire un fait historique de source différente, semble cependant frappante, si l'on constate que ce fait est rappelé à deux siècles de distance par Yaçovarman I^{er}. C'est même le seul qu'il songe à rappeler. Dans l'état actuel de nos connaissances, la personnalité de Puṣkarākṣa attestée en 716 à Çambhupura, et son « accès à la royauté » survenu dans le même Çambhupura quand

le trône du Cambodge était vacant, sont les seuls détails historiques qui puissent être placés en connexion avec les renseignements chinois concernant le Tchen-la et la sécession qui s'y produisit entre 705-706 et 717.

L'archéologie indiquera plus tard ce qu'était Çambhupura. Les vestiges déjà connus, statues et linteaux, ne sont pas antérieurs au VIII^e siècle¹ ; ils appartiennent aux deux dernières périodes du préangkorien. Il est donc probable que Puşkarākṣa et ses successeurs ont créé presque complètement ce territoire de Çambhupura, retombé au second plan pendant toute la période angkorienne. Ceci influe sur l'interprétation du texte n° 17 (st. II) et tend à confirmer que Puşkarākṣa ne s'est pas proclamé roi de Çambhupura — opération sans intérêt — mais bien plutôt que, résidant dans quelque localité de cette région, peut-être dans la ville de Prāḥ Thāt Kvan Pir, il s'est proclamé roi du Cambodge. La conséquence directe de cette initiative paraît avoir été la dislocation du pays. Ceci nous amènera à l'étude du Tchen-la de terre et du Tchen-la d'eau dans une autre partie de cet article.

Le premier successeur connu de Puşkarākṣa est Rājendravarman I^{er}. Il est né (texte n° 17) dans la descendance de Puşkarākṣa et sa mère était une princesse de Vyādhapura. Ici deux hypothèses sont possibles et leur choix influe aussi sur l'interprétation du texte n° 10. Pour des raisons de date, Rājendravarman I^{er} peut être séparé de Puşkarākṣa par deux générations au maximum ; grand-père de la reine Indradevī, il ne peut guère se placer après 750-770. Si, malgré l'imprécision du texte, on en fait le fils de Puşkarākṣa, sa mère, princesse de Vyādhapura, apparaît comme l'épouse de Puşkarākṣa. La maison de Vyādhapura est l'ancienne maison royale du Fou-nan ; Puşkarākṣa, époux d'une princesse du Fou-Nan, pouvait revendiquer des titres à la royauté, au moins du chef de sa femme, et les événements survenus entre 705-706 et 717 prennent ainsi un aspect nouveau. Ils peuvent, les accommodements généalogiques aidant, apparaître comme un retour au pouvoir de la dynastie du Fou-nan, écartant les rois du Tchen-la qui ont exercé le pouvoir depuis Bhavavarman I^{er} jusqu'à Jayavarman I^{er}. Cette hypothèse doit tenir compte de deux remarques annexes dont on ne peut préciser la portée : on ignore quelles étaient les attaches de la dynastie d'Aninditapura avec l'ancienne maison du Fou-nan ; après la sécession du VIII^e siècle, le territoire de Bhavapura, qui correspondait probablement, comme on verra, au Tchen-la initial et plus tard, au Tchen-la de terre, s'est séparé du reste du Cambodge, Çambhupura compris, et a vécu isolé. Les circonstances se présentent comme si Bhavapura retournait à sa structure première tandis que le reste du pays (ancien Fou-nan) se reconstituait sous l'autorité plus ou moins admise de Puşkarākṣa.

Dans la seconde hypothèse, un personnage anonyme que l'on appellera D s'intercale entre Puşkarākṣa et Rājendravarman I^{er}, dont il est le père ; il est

1. Statue de Kōḥ Kriēn (H. PARMENTIER, AKP, I, fig. 89), linteau de Prāḥ Thāt Kvan Pir (IK, I, 183). Pour l'ensemble, H. PARMENTIER, AKP, I, 208 suiv.

aussi le mari de la princesse de Vyādhapura. C'est à sa personne qu'il faudrait alors transporter les remarques précédentes. Il ne faut pas exclure non plus la possibilité de parenté collatérale entre Puṣkarākṣa et Rājendravarman I^{er}, car si le texte n° 17 est trop imprécis pour que la filiation directe soit assurée, il tend également à donner une généalogie royale : Puṣkarākṣa, selon lui, s'empare à Çambhupura de la royauté (st. II), Rājendravarman I^{er} accède à Çambhupura à la royauté (st. III) ; si un autre roi s'intercalait entre eux deux, il serait probablement nommé.

Rājendravarman I^{er} est donc à son tour roi à Çambhupura, qu'on le place en — II (ca 720-740) ou en — I (ca 750-770). L'étendue de son domaine royal est inconnue, mais, si les subdivisions des géographes chinois restent valables à cette époque, il devait correspondre théoriquement au Tchen-la d'eau. Ce roi épouse une princesse Nṛpatīndradevī et en a un fils Mahīpativarman, « roi » lui aussi.

Mahīpativarman se situe soit en — I (ca 750-770), soit en O (ca 780-800). Le texte n° 17 ne lui attribue plus aucun rôle à Çambhupura, dont la mention ne reparaitra plus. Mais dans la région de Çambhupura et d'Indrapura¹, un nouveau roi, inconnu des généalogies officielles, Jayavarman I *bis*, laisse un groupe d'inscriptions. Deux de ces textes datent respectivement de 770 et 781 (textes nos 6 et 7). La ville de Lbo'k Srôt, à 40 km. N.-E. de Kraçèh paraît avoir été fondée par ce roi². Il y a eu manifestement changement de dynastie, et l'on verra plus loin que la fin du VIII^e siècle est l'époque où l'anarchie atteint son comble au Cambodge.

Enfin, une certaine reine Jyeṣṭhāryā fait à son tour en 803 une fondation dans Çambhupura (texte n° 10). Elle se rattache à une généalogie comprenant rétrospectivement les princesses Jayendra..., Nṛpendradevī et le roi Çrī Indraloka. Cette filiation féminine rappelle des faits connus par ailleurs, où les usurpations et les changements de dynastie sont le plus souvent justifiés par des mariages avec des princesses royales authentiques. Le sens de ce texte varie suivant le degré de parenté existant entre Puṣkarākṣa et Rājendravarman I^{er}. Si l'on pose d'après les textes 17 et 5-10 la liste suivante des rois de Çambhupura : Puṣkarākṣa, Rājendravarman I^{er}, Jayavarman I *bis* et V, époux de Jyeṣṭhāryā, on constate (texte n° 10) que la mère de Jyeṣṭhāryā, la princesse Jayendra... est femme de Jayavarman I *bis* ; que la princesse Nṛpendradevī, mère de Jayendra..., est l'épouse de Rājendravarman I^{er} (celle-ci est d'ailleurs appelée Nṛpatīndradevī par le texte n° 17) ; enfin que le nom d'Indraloka, nom posthume, correspond à Puṣkarākṣa. — Si l'on suppose au contraire un prince intermédiaire D, entre Rājendravarman I^{er} et Puṣkarākṣa, c'est ce prince D qui est Indraloka, sans que le reste des rapprochements soit modifié.

1. Sur la localisation d'Indrapura dans Thbōñ Khmūñ, cf. G. CÉDÈS, BE, XXVIII, 117 suiv.

2. H. PARMENTIER, AKP, I, 212 suiv.

Le texte n° 13 (st. XXXII) précise de plus que l'épouse du roi Indraloka s'appelait Indrāṇī. Sa situation varie évidemment suivant qu'on considère l'appellation Indraloka comme désignant le roi Puṣkarākṣa ou le prince D. Dans chaque cas cependant, Indrāṇī paraît s'identifier avec la princesse de Vyādhapura du texte n° 17, mère de Rājendravarman. Un sanctuaire lui est d'ailleurs consacré à Bakoṅ et ses origines pourraient expliquer une faveur qui n'est réservée à aucune autre princesse de la famille.

Enfin, si l'on préfère prendre pour base de classement le texte n° 10, on arrive à cette conclusion que les souverains de Çambhupura ne sont apparentés que par les femmes. En tête, se place Puṣkarākṣa ou D, identifiés l'un ou l'autre à Viṣṇuloka, et ensuite trois princesses, descendantes l'une de l'autre : Nṛpendradevī ou Nṛpatīndradevī mariée à Rājendravarman I^{er}, qui est apparenté par ailleurs lui-même à Puṣkarākṣa ; Jayendra..., sœur de Mahīpativarman, mariée à Jayavarman I *bis* ; Jyeṣṭhāryā, mariée à V. Dans ce système, la reine Indrāṇī, mariée à Puṣkarākṣa ou à D, peut être distincte de la princesse de Vyādhapura, mère de Rājendravarman I^{er}.

Le classement raisonné des quatre ou cinq rois qui se succèdent à Çambhupura entre 716 et 803 reste mal déterminé dans le détail pour plusieurs motifs : on ignore la relation de parenté exacte entre Puṣkarākṣa et Rājendravarman I^{er} ; les termes de parenté eux-mêmes n'ont pas toujours une valeur absolue ; enfin les mariages entre frères et sœurs consanguins ont été usuels de tout temps au Cambodge, jusqu'au début du xx^e siècle, coutume dont il faut tenir compte dans les reconstructions généalogiques. C'est ainsi que la reine Nṛpendradevī du texte n° 10 (correspondant très probablement à Nṛpatīndradevī du texte n° 17) est dite fille d'Indraloka. Elle est probablement aussi femme de Rājendravarman I^{er}. Que l'appellation Indraloka corresponde à Puṣkarākṣa ou à D, il semblerait y avoir incompatibilité avec le texte n° 17, qui indique Rājendravarman I^{er} « né dans la famille de Puṣkarākṣa », donc peut-être lui-même fils de Puṣkarākṣa ou de D. En ce cas Rājendravarman I^{er} aurait épousé sa demi-sœur. Outre que cette possibilité même n'est pas exclue, il s'en présente maintes autres, — telles qu'il vaut mieux signaler simplement la précision insuffisante des textes sur ce point, et confier le soin de la solution aux trouvailles de l'avenir.

L'histoire de Çambhupura paraît en définitive comporter deux phases. Le territoire ne semble pas organisé avant le viii^e siècle ; seul Citrasena-Mahendravarman y laisse à Thma Krê une mention de son passage. Ensuite, Puṣkarākṣa, apparenté à la dynastie d'Aninditapura, fait un coup d'état entre 705-706 et 717 qui provoque la dislocation du Cambodge, déjà assez désuni. Il a un successeur, Rājendravarman I^{er}, appartenant à sa famille et qui paraît se prévaloir du même titre royal que lui. Ensuite, le pouvoir, limité sans doute désormais au territoire de Çambhupura, passe à deux inconnus, Jayavarman I *bis*, puis V, qui ne semblent apparentés que par les femmes. Jayavarman I *bis* règne aussi à Indrapura (texte n° 7), mais lui ou son successeur en est éliminé par le futur

Jayavarman II ¹. Quelques personnages interviennent aussi dans les modalités de détail de cette aventure : un prince ou roi hypothétique appelé D, qui s'intercale peut-être entre Puṣkarākṣa et Rājendravarman I^{er} ; un roi Indraloka correspondant sans doute à Puṣkarākṣa ou à D ; une princesse de Vyādhapura qui semble s'identifier avec la reine Indrānī, épouse d'Indraloka ; une reine Nṛpendradevī ou Nṛpatīndradevī, épouse de Rājendravarman I^{er} ; une reine Jayendra..., épouse possible de Jayavarman I *bis* ; enfin une reine Jyeṣṭhāryā, épouse de V, qui atteste l'autonomie du territoire en 803, un an après l'avènement de Jayavarman II.

Celui-ci a été également en relations avec cette région ; une inscription plus tardive, mentionne quatre de ses parents ayant titre de *kaṃsten* en rapport avec le *kaṃraten jagat* de Çambhupura ². Peut-être est-ce associé au séjour de Jayavarman II à Indrapura, car rien dans les textes de Sdök Kāk Thom ou de Pālhāl ne concerne Çambhupura. Les seuls droits qu'Indravarman I^{er} ait pu faire valoir sur cette région semblent en effet provenir de sa femme Indradevī, petite-fille de Rājendravarman I^{er} (cf. texte n° 17).

On peut se demander par quelle voie Indravarman a obtenu le territoire de Çambhupura, car il semble bien qu'en son temps les diverses parties du Cambodge étaient réunies, sauf Bhavapura dont il sera question plus bas. Cette appropriation a pu être à la fois postérieure à 803, date de la fondation faite par la reine Jyeṣṭhāryā, et antérieure au sacre de 877. A cette occasion, Indravarman I^{er} a succédé à Jayavarman III comme *cakravartin* ; il a hérité sans doute aussi de la région des Lacs, fief du précédent, et immédiatement son règne est marqué par toute une série de grands monuments qui contrastent avec les pauvres fondations attribuables à son prédécesseur. Mais si le royaume paraît brusquement retourner à son apogée, c'est évidemment à la suite d'actions politiques dont nous ignorons tout. Indravarman I^{er} n'a régné que douze ans ; sa position généalogique en fait d'ailleurs un contemporain de Jayavarman III ; on peut donc considérer que le sacre de 877 constitue seulement le terme de ses opérations politiques. Les autres circonstances, qui ont conduit au regroupement des terres du Cambodge, se placent à des dates antérieures, — et l'annexion de Çambhupura se situe sans doute parmi celles-là.

Quant à présent, il semble qu'Indradevī seule avait des droits sur Çambhupura. Une conquête n'est pas exclue non plus, si l'on veut interpréter le silence à ce sujet des généalogistes officiels d'Indravarman et de Yaçovarman.

*
* *

La descendance de Bālāditya. — Toutes les recherches de détail faites précédemment sur Bālāditya lui-même et sur la dynastie de Çambhupura sont à

1. Ins. de Pālhāl (G. Cœdès, BE, XIII, vi, 27 suiv.), st. IV-VI.

2. G. Cœdès, BE, XXVIII, 140 suiv.

replacer dans le cadre de notre documentation générale sur le VII^e et le VIII^e siècle. Cette documentation est résumée dans le tableau généalogique de la pl. I que l'on commentera ici, en répartissant les séries généalogiques entre deux groupes : les descendants, réels ou prétendus, de Bālāditya ; les dynasties indépendantes. La plupart restent d'ailleurs d'une réalité bien plus incertaine que la suite des souverains de Çambhupura.

Dans un premier système, la plus ancienne génération connue (— VI), celle du roi Bālāditya, comprend celui-ci, sa sœur, la princesse *a*, qui épouse A (textes n^{os} 19 à 21). Elle se place vers 600-620. A est inconnu par ailleurs. Il a une fille Sarasvatī, qui épouse le brâhmane Viçvarūpa (— V, ca 630-650), et rien n'atteste qu'ils aient régné. A la génération — IV (ca 660-680) se place le roi Nṛpatīndravarman, qui joue probablement un rôle dans les événements faisant suite au règne de Jayavarman I^{er}. L'historicité des faits est acceptable à compter de lui, mais rien n'assure que les deux générations de ses ascendants soient authentiques en tout point. Ces dernières, dans un autre système, peuvent être, comme on a vu, beaucoup plus anciennes.

De la génération — IV et de la suivante, se détachent plusieurs des dynasties actuellement connues. Nṛpatīndravarman I^{er} a une parenté qui est rétablie d'après ses relations généalogiques avec Vedavatī (cf. ci-dessus, p. et textes n^{os} 19-21). Il semble avoir eu une sœur *b*, laquelle épouse B (— IV, ca 660-680) et en a une fille, *c*, qui épouse C (— III). Celui-ci, comme on verra plus loin, a sans doute été prince de Bhavapura et se situe vers 690-710. Il a lui-même une fille Vedavatī, qui épouse Dviveda (— II, ca 720-740), (mêmes textes que ci-dessus). Celle-ci est indiquée comme appartenant à une lignée de rois et ayant eu des rois dans sa descendance (texte n^o 19, st. XI, XIV).

Les relations de parenté de Vedavatī sont connues ensuite de façon très indirecte. On sait que dans sa lignée naquit Mahendradevī, « fille de roi », mère de Rājendravarman II (texte n^o 19, st. XI-XII). Mahendradevī étant théoriquement sœur de Yaçovarman¹, deux hypothèses se présentent : ou bien, elle est sœur consanguine, et son père Indravarman a eu parmi ses épouses une descendante de Vedavatī, ce qui nous renseigne peu ; ou bien elle est sœur germaine, et les ascendants de ses parents, Indravarman et Indradevī étant bien connus par ailleurs, Vedavatī et Dviveda se placent à l'origine d'une des branches généalogiques déjà identifiées. On a pu assigner à Vedavatī-Dviveda une date située vers 720-740 A. D. (— II), ce qui limite le choix ; ils pourraient donc compter parmi les ascendants inconnus de Jayavarman III et Indravarman I^{er}. Ceci dit parce qu'il s'agit présentement de grouper et de collationner des renseignements généalogiques considérés en soi. On a eu et on aura ailleurs l'occasion d'en faire la critique. Mahendradevī a pu avoir avec Yaçovarman des relations de parenté moins immédiates que les inscriptions ne le laissent entendre. Vedavatī et Dviveda ne répondent peut-être à

1. Sur cette question, cf. ci-dessous, p. 48.

aucune réalité. Mais Mahendrādevī, Nṛpatīndrādevī et plus anciennement, Nṛpatīndravārman I^{er} ont eu des parents et une famille. Le cadre chronologique que l'on arrive à dresser reste valable, que ceux-ci aient été ou non des rois, des brâhmanes et des princesses.

Nṛpatīndravārman I^{er}, et sa femme z ont un fils, le roi Puṣkarākṣa (— III, ca. 690-710. Texte n° 19, st. IX). Ils semblent avoir eu aussi une fille, e , épouse de E, puisque Puṣkarākṣa est « oncle maternel de l'oncle maternel » de la mère de Jayavarman II (texte n° 17). Cette filiation sera reprise plus bas.

Puṣkarākṣa, épousant la princesse y , donne son origine à la dynastie de Çambhupura étudiée par ailleurs : les hypothétiques D et d (— II, 720-740), puis le roi Rājendravarman I^{er} (— I, 750-770), époux de Nṛpatīndrādevī, mentionnée déjà. Ils ont un fils, le roi Mahīpativarman (O, ca. 780-800), contemporain de Jayavarman II et qui paraît n'avoir plus rien à faire avec Çambhupura. Il est roi cependant, sans doute d'un territoire apporté par sa femme, Rājendrādevī. Les ascendants de celle-ci sont indépendants de la lignée de Bālāditya. Ils seront étudiés plus loin, après la descendance de Bālāditya. Si par contre on supprime D, Rājendravarman I^{er} et Mahīpativarman se placent chacun à une génération antérieure et Mahīpativarman n'est plus contemporain de Jayavarman II.

Les relations de parenté entre Puṣkarākṣa et Jayavarman II apparaissent comme relativement simples et sont précisées par divers textes (n° 17, st. II ; n° 19, st. V) : Puṣkarākṣa est « oncle maternel de l'oncle maternel » de la mère de Jayavarman II. Ceci nous amène à une reconstitution généalogique étendue et implique d'abord l'existence d'une princesse e , sœur de Puṣkarākṣa et épouse de E (— III, ca 690-710). Celle-ci a au moins une fille f et un fils Z, « oncle maternel » de la mère de Jayavarman II. La princesse f épouse F et a comme enfants la princesse g et le roi Jayendrādhīpativarman, connu par un texte spécial (texte n° 22, st. XXX). La princesse g épouse G dont elle a Jayavarman II.

*
**

Les autres dynasties. — (Textes n° 12 à 18). La branche généalogique qui aboutit à Jayavarman II se rattache par lui à une autre filiation toute étrangère, celle-là, à Bālāditya. Jayavarman II a dû épouser de nombreuses femmes, mais la reine principale paraît avoir été Dharaṇīndrādevī, mère de Jayavarman III (texte n° 14). Celle-ci est sœur du roi Pṛthivīndravārman, fille d'un *kṣatriya* H, qui se rattache au couple Kauṇḍinya-Somā. C'est pour la même raison sans doute qu'elle est donnée comme « fille du Mont » (texte n° 19, st. XL), sans qu'on puisse savoir si, le couple mythique mis à part, il y a quelque rapport entre cette filiation et un des dynastes (lequel ?) du Fou-nan. On ne sait rien d'autre du *kṣatriya*, sinon qu'il épouse une princesse b , sœur du prince Rudravārman (— I, ca 750-770, texte n° 12). Rudravārman lui-même épouse une fille v du roi Nṛpatīndravārman II (— II, ca 720-740), sans ascen-

dance connue (mêmes textes). La princesse *v* s'appelle peut-être Narendralakṣmī, s'il y a identité de personne avec celles figurant dans le texte n° 24, st. VII. Il est douteux que Rudravarman ait régné, car seul le texte n° 17 l'appelle une fois *avanipālaka*; ailleurs, on lui donne son nom, sans plus. Le roi Pṛthivīndravarman, qui est donc déjà neveu de Rudravarman par la princesse *h* (texte n° 19, st. XXIV), devient aussi son gendre, en épousant la fille que Rudravarman a eue de la princesse *v* (Narendralakṣmī ?). Cette fille portera le nom posthume de Pṛthivīndradevī (texte n° 14), dénomination symétrique de celle de son mari, Pṛthivīndreçvara, et qui ne nous apprend rien. Pṛthivīndravarman a pour fils Indravarman I^{er} (textes nos 12, 16, 17). Cette généalogie, rétablie telle que les textes le permettent, doit être acceptée sans oublier que certains grands rois de l'époque angkoriennne, Yaçovarman et Rājendravarman II, jugeaient peut-être utile de prouver un lien de parenté avec Jayavarman II¹.

Il y a lieu maintenant d'examiner les ascendants maternels de la reine Indradevī. Ceux-ci n'ont laissé que des noms, hormis Agastya bien connu par ailleurs, et même trop connu pour faire un ancêtre admissible. Il se place vers 690-710 (— III) et épouse en principe la princesse Yaçomati, sans ancêtres déclarés. Leur fils est le roi Narendravarman (— II, ca 720-740), séparé par trois générations de la reine Indradevī, contemporaine probable de Jayavarman III. Il lui est attribué seulement une fille et une petite-fille, ce qui laisse penser que le « royaume » était transmis directement de beau-père à gendre, suivant une coutume dont on a plusieurs autres exemples à cette époque et même plus tard².

Narendravarman épouse une princesse *x* et en a une fille, Narendralakṣmī. Celle-ci épouse le « roi » Rājapativarman (— I, ca 750-770) et a aussi une fille, Rājendradevī. Le « roi » Mahīpativarman (O, ca 780-800) épouse Rājendradevī et a pour fille la reine Indradevī (texte n° 17).

A ces diverses dynasties, la généalogie de Rājendravarman II (texte n° 19) permet d'en ajouter encore une, celle de son père Mahendravarman. Celui-ci, qui vivait sans doute vers 900-920, descend du père de Vedavati, C (— III, ca 690-710, texte n° 18). Il est fils du roi Y, « roi des rois » d'un fief terminé en *°pura* dont le nom est perdu. Mais Rājendravarman II étant donné comme ayant reçu la souveraineté de son propre père, seigneur (*içvara*) de Bhavapura (texte n° 19, st. XVII), on peut en conclure que le fief de famille détenu par Mahendravarman et sans doute ses ancêtres, était le territoire de Bhavapura. Parmi ces ancêtres, figurent peut-être divers personnages connus

1. Cf. G. CÆDÈS, *BE*, XXVIII, 124 suiv.

2. Dans cette lignée, on constate que deux fois la fille porte un nom royal faisant symétrie avec celui du père et non avec celui du mari : Narendralakṣmī, fille de Narendravarman, épouse de Rājapativarman ; Rājendradevī, fille de Rājapativarman, épouse de Mahīpativarman. Le texte n° 10, d'autre part, qui concerne la dynastie de Çambhupura, paraît impliquer la transmission du pouvoir royal par les femmes.

par ailleurs et mal situés : Jayasiṃhavarman, dont une inscription a été retrouvée à P'hu Khiao Khao, près de K'orat, Bhagadatra et Narapatisiṃhavarman, connus par l'inscription d'Ayuth'ia. Les termes du texte n° 19 laissent d'ailleurs penser que Bhavapura fut rattaché à l'empire khmèr par Rājendrarvarman II seulement, et par voie d'héritage. Cette question sera reprise plus bas.

Enfin, deux noms restent encore isolés. Ce sont ceux portés sur les inscriptions de Cochinchine : Nṛpāditya (texte n° 3) et Çambhuvarman (texte n° 1). Si le Puṣkarākṣa érigé par Çambhuvarman est bien une fondation posthume en l'honneur du roi Puṣkarākṣa, on peut simplement conclure que Çambhuvarman se place à une époque postérieure à 716. Si Nṛpāditya a quelque relation avec Bālāditya, il peut être bien antérieur à cette date.

*
* *

Répartition stratigraphique des dynasties. — Les recherches que l'on vient de faire tendent surtout à préciser les relations de parenté existant entre divers personnages dont, le plus souvent, les noms seuls nous restent. Il a été possible de délimiter des généalogies et de les situer approximativement dans le temps sans oublier que par une finalité concertée, elles aboutissent soit à Yaçovarman, soit à Rājendrarvarman II, considérés chacun comme le couronnement d'une dynastie.

Il est intéressant maintenant de tenter une répartition « horizontale » de tous ces dynastes, de déterminer les conditions de leur coexistence. Pour les premières générations (— VI, — V), il n'y a pas à revenir sur les indications des paragraphes précédents ; nous sommes au temps du premier Tchen-la voire plus tôt ; Bālāditya et ses proches ont dû occuper quelque fief subalterne. Vers 660-680 (— IV) apparaît Nṛpatīndrarvarman I^{er}, et peut-être aussi B, s'il a été roi : ces deux ancêtres nous acheminent vers la filiation de Jayavarman II, vers celle de la dynastie de Çambhupura et vers celle de Vedavatī, dont on ignore presque tout. Ils ne sont probablement pas seuls à s'être taillé des fiefs, et d'autres groupements, étrangers au clan de Bālāditya, comme ceux de Narendrarvarman ou de Nṛpatīndrarvarman II, peuvent aussi remonter à la fin du VII^e siècle. Les lacunes de notre information sont ici évidentes et n'autorisent aucune conclusion sur l'autorité conservée par la veuve de Jayavarman I^{er} et sur le morcellement plus ou moins effectif du territoire. Vers le même temps se situent les ancêtres du roi C.

A la génération suivante (— III, ca 690-710) apparaissent Agastya-Yaçomatī que l'on citera pour mémoire, le roi C, qui possède probablement Bhavapura, le roi Puṣkarākṣa, à Çambhupura. E, attesté aussi, n'a peut-être pas régné. Des événements historiques importants se produisent pendant cette période ¹.

1. Voir ci-dessus, p. 29.

La génération de 720-740 (— II) compte le roi Narendravarman, un successeur de E à Bhavapura, le roi D (identifié à Indraloka) ou bien Rājendravarman I^{er} à Çambhupura et enfin Nṛpatīndravarman II. Vedavatī-Dviveda n'ont pas régné, Z et F non plus, autant qu'il semble.

La génération de 750-770 (— I) compte le roi Rājapativarman, le roi Rājendravarman I^{er} ou Jayavarman I *bis* à Çambhupura, le roi Jayendrādhīpativarman, le prince ou roi Rudravarman, et un descendant de C, soit quatre ou cinq princes souverains. G n'a pas régné et le *kṣatriya* H non plus. Mahīpativarman peut appartenir à cette période.

La génération de Jayavarman II (ca. 780-800) comprend peut-être Mahīpativarman, Jayavarman II lui-même, Pṛthivīndravarman, Jayavarman I *bis* ou le roi V, époux de Jyeṣṭhāryā, et un descendant de C, soit cinq souverains encore. Mahīpativarman a sans doute hérité du royaume de son beau-père Rājapativarman ; le fief de Çambhupura (de son père Rājendravarman I^{er}) est passé à Jayavarman I *bis*. On voit mal ce qu'est devenu le fief de Jayendrādhīpativarman, à moins qu'il ne soit passé à Jayavarman II. Pṛthivīndravarman a hérité du père ou du grand-père de sa femme.

Cette situation se prolonge d'ailleurs au delà de l'année 800, sans qu'on puisse fixer une limite. Jayavarman III succède à Jayavarman II. Indravarman hérite de son père Pṛthivīndravarman et de son beau-père Mahīpativarman ; il annexe probablement Çambhupura où règne un roi inconnu V, époux de Jyeṣṭhāryā et successeur de Jayavarman I *bis*. Indravarman succède aussi à Jayavarman III.

Ensuite prend place la succession officielle connue : Yaçovarman ; Harṣavarman I^{er} et Īçānavarman II, ses fils ; Jayavarman IV, leur oncle par alliance ; Harṣavarman IV, son fils ; Rājendravarman II, apparenté à Yaçovarman. Ce dernier, du chef de son père Mahendravarman, hérite en outre de Bhavapura.

Quant aux rois Nṛpāditya et Çambhuvarman, ils sont inclassables, mais impliquent l'existence d'au moins une dynastie supplémentaire, ce qui porte à six le chiffre de celles attestées pendant la seconde période du Tchen-la.

*
**

Dynasties et territoires. La sécession du Tchen-la. — Pour compléter cette étude, il faut en aborder maintenant la partie géographique. Mais, s'il est possible de grouper en lignées un certain nombre de princes, il est bien moins facile de savoir où ils ont régné. Sur ce point, notre documentation est encore plus faible qu'ailleurs, car la dynastie de Çambhupura, bien localisée dans l'espace et le temps, n'est qu'une heureuse exception. Encore ignore-t-on les limites de Çambhupura vers l'Ouest et le Sud.

Les territoires entre lesquels le premier Tchen-la s'est morcelé semblent

1. On peut aussi placer Rājendravarman I^{er} dès cette période, cf. ci-dessus, p. 31.

comporter au VIII^e siècle un premier bloc vers le Sud, avec les actuelles provinces de Prei Vèn, Tà Kèv et Kâmpot ainsi que la Cochinchine occidentale ; c'est en somme l'ancien berceau du Fou-nan. Nous ignorons d'ailleurs si ce bloc est resté uni ou s'il a formé plusieurs principautés. Plus au Nord, s'échelonnent les territoires axés sur le Mékong : celui d'Indrapura d'abord, dans l'actuel *srôk* de Thbón Khmüm, puis celui de Çambhupura, attesté par des monuments échelonnés sur une cinquantaine de kilomètres au Nord de Kraçèh, celui de Stü'n Trèn, enfin celui de Çreṣṭhapura, dans la région de Bassac. Plus à l'Ouest, on rencontre le secteur situé au Nord des Lacs et celui situé au Nord des Dangrêk.

On a pu précédemment dénombrer vers la fin du VIII^e siècle, six dynasties parallèles. Sauf celle de Çambhupura, il ne paraît pas actuellement possible de les situer chacune en une partie déterminée du territoire (Indrapura semble avoir été longtemps associé à Çambhupura et n'avoir pas eu de roi). Anindrapura se trouvait peut-être dans le Sud-Est. Bhavapura, qui n'est pas synonyme de Çreṣṭhapura, est à chercher parmi les premiers territoires appartenant à Bhavavarman I^{er}, donc au Nord du Cambodge. Le fait que Jayavarman II s'installe à Indrapura au début de sa carrière, avant son mariage avec Dharaṇīndradevi, implique peut-être des relations de famille dans ce secteur ; il commence d'ailleurs par éliminer un personnage qui s'y trouvait, peut-être Jayavarman I *bis*, peut-être quelque successeur inconnu ¹. Des recherches archéologiques permettront d'éclaircir ces points.

Ces premières remarques, en tout cas, confirment et développent même certaines éventualités déjà marquées par G. CÆDÈS. Le morcellement du Tchen-la a été bien plus grand qu'on n'avait pensé ². La répartition entre Tchen-la de terre et Tchen-la d'eau telle que les annalistes chinois l'ont enregistrée, correspond peut-être à la situation du pays en un temps déterminé, aussitôt après le coup d'état de Puṣkarākṣa. Elle a été exceptionnelle et, au temps de Jayavarman II, le nombre des principautés était plus élevé que jamais.

Il faut cependant ajouter que cette division entre un territoire maritime et de plaines basses et un territoire de montagnes répond assez à la géographie des régions alors occupées par les *Kambuja*. Elle répond aussi aux données historiques et reprend la vieille répartition entre Tchen-la et Fou-nan. On pourrait supposer de ce fait que le VIII^e siècle a été marqué par l'existence de deux territoires importants entre lesquels s'éparpillaient plusieurs petites principautés occupant la partie moyenne du Cambodge. Çambhupura, Indrapura et les districts du Nord des Lacs (Cakraṅkapura, Amoghapura) n'appartiennent pas au premier Tchen-la, situé sensiblement plus haut. Ils sont extérieurs au centre du Fou-nan, quoiqu'ils aient pu en être vassaux, dans les tout premiers temps

1. Cet événement précède 802 d'un nombre d'années indéterminé (cf. stèle de Pālhal ; G. CÆDÈS, *BE*, XIII, VI, 27 suiv.).

2. G. CÆDÈS, *BE*, XXXVI, I suiv.

historiques de l'Indochine. Ils ont été probablement annexés par le Tchen-la au VI^e et au VII^e siècle. Enfin, ils ont dû au VIII^e siècle récupérer leur autonomie. Une remarque s'impose d'ailleurs, sans qu'on puisse préjuger de sa portée réelle : c'est que la carrière de Jayavarman II tout entière est localisée dans cette partie moyenne du Cambodge, à distance des deux grands centres politiques passés. Quant à Indravarman I^{er}, on ignore s'il s'appuyait sur l'un ou l'autre, puisque son activité politique est presque entièrement inconnue avant le sacre de 877.

Les renseignements donnés par l'historien Ma Touan-lin sur le Tchen-la d'eau sont maigres, et rien ne vient d'ailleurs les compléter : pays bordé par la mer et couvert de lacs, de 800 *li* d'étendue, dont le roi habite *P'o-lo-ti-pa*. D'autre part, une ambassade émanant peut-être du Tchen-la d'eau parvint en Chine vers 808-820 ou en 813. G. CÆDÈS a proposé pour *P'o-lo-ti-pa* une restitution *Bālādityapura*, ville qu'il faudrait donc découvrir dans le Sud du Cambodge ou la Cochinchine, de même que la dernière capitale du Fou-nan, Na-fou-na¹. Le Tchen-la d'eau a vraisemblablement hérité, conformément aux dires des annalistes chinois, de ces territoires, anciens fiefs propres au Fou-nan. C'est probablement cette région aussi qui a été plus particulièrement assujettie à Javā. Il est possible que Bālāditya y ait exercé le pouvoir en des temps fort anciens ; sans doute aussi Nṛpāditya et Çambhuvarman plus tard.

Au-dessus se placent les divers territoires déjà mentionnés, auxquels correspondent plusieurs des dynasties connues, mais nous ne savons lesquelles. La dynastie de Bhavapura a toutefois quelque chance de se placer ailleurs, elle et son fief.

Enfin au-dessus de Çambhupura et sans doute de Stū'n Trèn, est placé le Tchen-la de terre, héritier probable du premier Tchen-la.

Une telle répartition ne semble d'ailleurs pas due au hasard. En supposant que le morcellement du VIII^e siècle soit le retour à un état historique plus ancien, on ne fait pas une hypothèse gratuite. Le Fou-nan, tel qu'on peut l'imaginer par les témoignages ultérieurs, était un assemblage assez peu homogène de populations et de principautés vassales. Chacun de ces groupes ethniques ou politiques avait une unité propre, et l'union s'était faite seulement en la personne du roi ou de la dynastie, comme dans toutes les monarchies historiques. A chaque fléchissement de l'autorité royale commune, ces groupes se disjoignaient et revenaient vers leur constitution initiale. C'est par cette voie seulement qu'on trouve une explication acceptable aux périodes d'anarchie suivies de regroupements extrêmement rapides comme au temps d'Indravarman I^{er}. La répartition territoriale du pays aurait été tout particulièrement intéressante à connaître dans le Moyen-Cambodge, où l'élément « primitif »

1. G. CÆDÈS, *BE*, XXVIII, 127 suiv. — Sur une nouvelle identification de Na-fou-na, cf. *supra*, G. CÆDÈS, *Quelques précisions sur la fin du Fou-nan*. Bālādityapura peut être une autre désignation d'Aninditapura, comme signalé déjà.

était le plus important, avec une participation des Chong, Samrê, Kuôy, Biät, voire Rhadé, sûrement supérieure à ce qu'elle est aujourd'hui.

Sur le Tchen-la de terre, appelé aussi *Wen-tan* et *P'o-leou*, les historiens chinois donnent quelques détails : le roi portait le titre de *ts'ie-kiu* ; des ambassades à la cour de Chine furent envoyées en 717, 753, 771 et 799 ; une expédition en Annam eut lieu en 722 pour aider un chef indigène contre la Chine ; un fils du roi, en 754, accompagna les armées chinoises opérant contre le Nan-tchao (qui était le voisin du Tchen-la de terre) ; le « second roi » P'o-mi dirigea l'ambassade de 771 ; un nommé Li T'eou-ki dirigea celle de 799 ¹. Le titre de *ts'ie-kiu* n'a pu être encore ramené à une forme locale, mais il devait être usuel en Indochine puisque les chefs du pays voisin Kin-lin s'appelaient *tsieou-kiu*, qui semble être une variante du même mot.

Les premières identifications avec Çambhupura, Việñ Ān, etc., étant écartées depuis quelques années déjà ², le seul point sur lequel on s'est trouvé généralement d'accord est que le Tchen-la de terre occupait le Haut-Cambodge.

H. MASPERO a pu proposer une solution précise en étudiant l'itinéraire d'Annam au Wen-tan du voyageur chinois Kia Tan, déjà traduit par P. PELLIOU ³. Cet itinéraire, par voie continentale, n'indiquant à aucun moment la descente du Mékong pour atteindre le Wen-tan, autrement dit le Tchen-la d'eau, H. MASPERO s'est trouvé amené à en placer la capitale très haut, soit dans la région de Pak Hin Bun ⁴. Il n'existe cependant aucun vestige de monuments khmèrs en cette région. H. MASPERO a supposé que les édifices de la capitale étaient en bois et avaient disparu.

On peut se demander si une identification impliquant *a priori* la disparition de tout vestige archéologique n'est pas un peu discutable. L'archéologie du Cambodge ne manque pas de monuments, et les études khmères, dans leur état présent, consistent spécialement à concilier les indications des textes et les témoignages des monuments. Toutes les régions d'expansion indienne ont été marquées par le développement des temples, des villes murées, des routes, témoins durables et qui permettraient, même sans autre indication, de refaire une histoire acceptable de l'Indochine occidentale. En outre, l'art préangkorien est presque uniquement l'art du Tchen-la, et il est attesté par plus d'une centaine de temples, non compris tout ce que contient encore le sol. Ces monuments sont construits avec des briques, qui peuvent être fabriquées partout.

Il faudrait donc des raisons bien convaincantes par ailleurs pour se satisfaire, en un tel domaine, de constatations négatives. On remarquera de plus que la langue cambodgienne n'est pas connue dans Pak Hin Bun. Il y a des Khas, dont

1. P. PELLIOU, *BE*, II, 90.

2. G. CÉDÉS, *BE*, XXXVI, 1 suiv.

3. P. PELLIOU, *BE*, IV, 372. H. MASPERO, *BE*, XVIII, 29 suiv.

4. H. MASPERO, *op. cit.*, 32.

les dialectes sont assez proches du khmèr, sans qu'une confusion soit cependant possible. Il n'y a pas davantage d'inscriptions, alors que l'épigraphie préangkorienne, si elle est peu instructive, n'en est pas moins très développée.

Ces premières remarques, d'ordre tout matériel, acheminent vers une série d'autres observations. Le territoire de Çreṣṭhapura, soit la région de Bassac-Paksé, est la limite atteinte par l'expansion de Khmèrs vers le Nord, sur la rive gauche du Mékong. Aucun témoignage archéologique et aucune tradition, même plus tardive, n'indiquent que cette frontière ait été dépassée ; la ville de Say Fong, fondée près de Việñ Cãn par Jayavarman VII, est un prolongement des établissements khmèrs du Laos siamois.

Ces établissements, par contre, ont été très importants dès une époque ancienne. Rien n'atteste que la suzeraineté du Fou-nan s'y soit fait sentir, mais il paraît logique de les rattacher au Tchen-la dès le temps de Bhavavarman I^{er}. Les monuments, nombreux ¹, sont mal connus mais il en existe de style préangkorien ². Si leur étude archéologique reste à faire, ils attestent par endroits des occupations d'une grande densité, qui ne sont dues à aucun fait historique connu de l'époque postérieure. En outre, la seule attache de ces régions avec le Cambodge, vers le VI^e ou le VII^e siècle, quand le secteur des Lacs était peu occupé, consistait dans la région de Bassac-Paksé. Cette région, d'autre part, ne peut constituer le Tchen-la tout entier et doit être complétée par un arrière-pays étendu si l'on tient compte du fait que les *Kambuja* sont représentés à plusieurs reprises comme formant une véritable nation, si l'on se rappelle aussi que les conquêtes dirigées successivement par Bhavavarman I^{er}, Mahendravarman et Īcānavarman I^{er} ont porté sur plusieurs centaines de kilomètres et exigé certainement des moyens assez importants. On en vient donc à considérer les parties khmères du Laos siamois et la rive droite du Mékong, sur une assez longue étendue au Nord de Paksé, comme ayant appartenu au territoire du Tchen-la initial et ultérieurement au Tchen-la de terre. Cette hypothèse n'est que la conséquence de l'identification de Bassac-Paksé avec la capitale du Tchen-la ; elle tient compte en plus des vestiges d'une importance occupation khmère ancienne dans ces régions, qui a donné les moyens matériels nécessaires à l'entreprise de Bhavavarman I^{er} et de ses successeurs.

On suppose ainsi que les opérations du VI^e siècle ont consisté en une progression des *Kambuja* vers le Sud, au long des deux rives du Mékong. Plus tard, sous Īcānavarman I^{er} et Bhavavarman II, ces opérations ont comporté aussi l'annexion des territoires originels du Fou-nan, de la région de Chantaboun et l'occupation plus ou moins complète vers l'Ouest, du secteur situé au Nord des Lacs. Dans un tel système, les *Kambuja* apparaissent comme les premiers habitants historiques du Bassac et de l'actuel Laos siamois.

1. E. SEIDENFADEN, *BE*, XVIII, 1 suiv., mentionne environ 70 points archéologiques nouveaux, qui s'ajoutent aux 110 déjà relevés par LUNET DE LAJONQUIÈRE (*IK*, II).

2. Le *changvat* de Mahasarakam paraît être le plus intéressant à cet égard.

Il n'est pas exclu davantage que l'actuelle langue cambodgienne se soit formée dans ces pays et ait été la langue propre au Tchen-la, si l'on remarque que son expansion se superpose exactement à la voie suivie par la conquête. Cette langue est par excellence celle des riverains du Moyen-Mékong et des Lacs, avec une extension vers Tà Kèv, Kâmpot et la Cochinchine occidentale. Elle est parlée aujourd'hui encore, et malgré tous les efforts d'assimilation contraires, dans une bonne part du Laos siamois. Elle a dispersé autour d'elle, vers la périphérie du Cambodge, des dialectes de même famille, Chong, Pâr, Samrê, Kuôy, Biât, qui présentent entre eux des affinités propres extrêmement importantes. Enfin, alors qu'on peut restituer un état archaïque des langues môn-khmères où les mêmes particularités se rencontrent depuis les pays annamites jusqu'aux pays môns du Siam et de Birmanie, le cambodgien reste isolé par plusieurs faits marquants. Le plus notoire est la conservation d'un système de numération à base quinaire et vigésimale, tandis que les autres dialectes connaissent la numération décimale, avec souvent les mêmes noms de nombre que l'annamite et le môn. Le cambodgien paraît, dans l'état actuel de la répartition dialectale, s'être enfoncé comme un coin d'abord au milieu des dialectes samrê (chong, pâr, etc.), qui ont une homogénéité propre bien marquée, puis surtout au milieu des dialectes joignant l'annamite au môn et dont les plus voisins sont le stieng et le koho. Les dialectes samrê ont été rejetés tout autour du bassin des Lacs. L'autre groupement a été coupé en deux parties, par tout l'intervalle qui sépare aujourd'hui le stieng du môn. La situation s'est compliquée encore, sur la côte annamite, par l'intercalation des dialectes cham-jarai, à numération décimale indonésienne.

On peut évidemment supposer que ces phénomènes sont de date préhistorique. L'épigraphie du Fou-nan, sans texte en langue indigène, n'apprend rien dans un sens quelconque ¹. Mais si cet empire a eu l'étendue qu'on lui prête, il ne paraît pas avoir possédé une langue commune, car les documents légèrement postérieurs montrent un morcellement linguistique proche de l'état actuel ; la langue de chancellerie était donc apparemment le sanskrit. Il faut aussi se rappeler que l'apparition du vieux-khmèr en épigraphie est associée à l'expansion du Tchen-la puisque les premiers textes datés remontent au temps d'Īçanavarman I^{er} ². Il paraît donc permis, au moins comme hypothèse de travail,

1. Les trois mots du Fou-nan actuellement connus sont *bn.ṃ* « montagne », *dalmāk* « lanceur de lasso » et *kuruñ* « chef, roi ». Les deux premiers se rattachent à des racines môn-khmères communes et le troisième peut être un emprunt du môn-khmèr à l'indonésien commun ou à quelque dialecte de cette famille. Tous trois sont attestés plus tard en vieux-khmèr. *Kuruñ* se retrouve en vieux-cham, en vieux-javanais et en môn. (Sur *bn.ṃ*, cf. L. FINOT, *Mélanges Sylvain Lévi*, 204 ; sur *kuruñ*, P. PELLISOT, *BE*, IV, 219-220 ; sur *dalmāk*, G. CÆDÈS, *Inscriptions du Cambodge*, II, 110, n. 5.)

2. La plus vieille inscription connue en langue cambodgienne vient d'Añkor Bórèi dans Tà Kèv. Elle date de 533/611 (G. CÆDÈS, *Inscriptions*, II, 21 suiv.). Un autre texte, trouvé à Ak Yom, remonte peut-être à 531/609, mais la lecture de la date, écrite en chiffres, n'est pas certaine (cf. *BE*, XXXIII, I, 530).

de rapprocher ce que nous savons sur l'expansion du Tchen-la vers le Sud, pendant le VI^e et le VII^e siècles, et sur la situation acquise par la langue cambodgienne au milieu des dialectes môn-khmèrs. Dans cette hypothèse, le cambodgien serait donc proprement la langue du Tchen-la, il se serait formé primitivement dans la région de Bassac et l'arrière-pays constitué actuellement par les provinces siamoises. Et il se serait propagé vers le Sud en même temps que les Kambuja.

Par cette voie, on en vient évidemment à localiser le Wen-tan, le Tchen-la de terre, dans le Bassac et les provinces orientales du Siam. Cette supposition est conforme aux hypothèses les plus récentes, qui tendent à reculer vers le Nord l'emplacement géographique de ce royaume. G. CÆDÈS a admis la possibilité d'une solution pareille en proposant pour ch. *Wen-tan* (prononciation ancienne : *miuen-tân*, selon KARLGREN), la restitution sanskrite *mūla* (*deça*), toponyme connu de l'épigraphie khmère mais non localisé, et en rapprochant skt. *mūla* (*deça*) « le pays originel », de si. (*Se*) -*mun* [écrit *mūla*], nom de la rivière qui traverse le plateau de K'orat¹. L'itinéraire étudié par H. MASPERO s'accommoderait sans doute difficilement de ces reconstructions², mais on peut penser que cet itinéraire a simplement omis de mentionner la traversée du Mékong, — car, dans la présente hypothèse, il ne s'agit plus de naviguer sur le fleuve pour atteindre le Wen-tan, mais simplement de passer d'une rive à l'autre.

Quelle dynastie régnait sur le Wen-tan au VIII^e siècle ? Il n'y a aucune réponse certaine à fournir. On peut toutefois se demander où était le fief de Bhavapura. On en connaît le roi C, père de Vedavatī (ca 690-710), le roi Y, contemporain possible d'Indravarman I^{er} et Jayavarman III, le roi Mahendravarman, père de Rājendravarman II. Pour que ce territoire ait échappé, comme il semble, à l'autorité d'Indravarman et de ses descendants, il lui faut sans doute avoir occupé une partie périphérique du Cambodge.

Ceci peut nous conduire à identifier le Tchen-la et le territoire de Bhavapura, au moins dès le temps de Bhavavarman I^{er}. La phase initiale de l'histoire du Tchen-la est marquée par deux noms royaux : Çrutavarman, puis Çreṣṭhavarman né à Jayādityapura, roi dans Çreṣṭhapura³. Cette localité correspond au Vāt Ph'u et le territoire attenant correspond au Bassac, mais nous ne savons pas exactement à quelle époque situer ces faits, quoique la première moitié du VI^e siècle constitue une datation vraisemblable. Çreṣṭhavarman, conformément à ces données, peut paraître comme le premier souverain historique du Tchen-la, le fondateur de Çreṣṭhapura. Les événements auxquels Çrutavarman a été mêlé appartiendraient à une phase antérieure de l'histoire de la famille. On remarquera à ce sujet que l'inscription de Bāksēi Cāmkrôn (st. XI-XVI), rappelant les origines du Tchen-la, cite Kambu et Merā, puis Çrutavarman,

1. G. CÆDÈS, *BE*, XXXVI, 1 suiv.

2. Cf. R. STEIN, *Les antécédents du Champa*. Bull. du Centre sinol. de Pékin.

3. Stèle de Tà Prohm (st. VI), cf. G. CÆDÈS, *BE*, VI, 1 suiv.

racine (*māla*) de « ceux qui portent le fardeau de la terre de Kambu », enfin Çrī Rudravarman, *nṛpatimukha* des rois rattachés à Kaunḍinya et Somā. Il semble qu'aucun de ces noms ne soit présenté comme celui d'un roi historique du Tchen-la — ce qu'en deux cas les faits connus confirment par ailleurs — mais bien qu'on veuille commémorer les ancêtres, mythiques et réels, des premières dynasties royales.

La seconde phase commence par l'apparition de Bhavavarman I^{er}, époux de Kambujarājalakṣmī et troisième nom d'une généalogie comportant antérieurement Vīravarman et un « monarque universel » qui paraît bien être Rudravarman de Fou-nan. La capitale n'est plus Çreṣṭhapura mais Bhavapura. Les inscriptions de Prāḥ Khān et Tā Prohm indiquent expressément que Bhavapura fut la résidence de Bhavavarman I^{er}. La stèle chame de Prakāçadharmā-Vikrāntavarman, érigée à Mī-so'n en 579/658, apporte des précisions concordantes ¹. Ses informations sont dues sans doute à Çrī Çarvānī, fille du roi de Cambodge Īçānavarman I^{er}, donc petite-fille de Mahendravarman et petite-nièce de Bhavavarman I^{er}. Elles rapportent la légende de Kaunḍinya-Somā avec quelques variantes, telle, sans doute, que les souverains du Tchen-la l'avaient adoptée, et la localise dans la « ville nommée Bhava ». Si l'on tient compte de l'identité qui existe à haute époque entre la dénomination de la capitale et celle du pays, on aboutit à une équivalence entre le Tchen-la historique et Bhavapura.

Ce nom de Bhavapura s'est maintenu ensuite tandis que la capitale officielle se déplaçait vers le Sud. Il est attesté jusqu'au x^e siècle, et répond à un territoire déterminé. Il est probablement devenu dès le début du viii^e siècle le Tchen-la de terre, avec un *kurun* dont l'inscription de Sdōk Kāk Thoṃ a conservé le souvenir et qui correspond apparemment à quelque ancêtre de Rājendravarman II. D'après cette inscription, le *kurun* de Bhavapura a donné une terre située dans Indrapura à un ancêtre du *purohita* Çivakaivalya, serviteur de Jayavarman II, — ce qui peut laisser supposer une autorité directe ou déléguée sur le territoire d'Indrapura, dans le Moyen-Cambodge, mais rien n'indique à quelle date vivait ce *kurun*. Les questions posées par l'existence du Tchen-la de terre sont d'ailleurs importantes, et on y sera ramené plus loin. Dès maintenant, l'analyse des données utilisables conduit cependant à admettre que Bhavapura s'est identifié avec le Tchen-la de Bhavavarman I^{er} et ultérieurement avec le Tchen-la de terre, — que ce territoire était localisé au Nord des Dañrèk, de part et d'autre de la Se Mun, avec une extension indéterminée et peut-être variable vers le bassin de la Me Nam, — qu'il a subsisté comme territoire indépendant jusqu'en 944, année où Rājendravarman II, « fils du seigneur de Bhavapura » est devenu roi du Cambodge, ceci résultant des renseignements apportés par les textes 19 et 21. Si l'on accepte l'interprétation d'ensemble que ces données impliquent, on est amené à faire état de deux inscriptions dont les indications historiques restaient mal utilisables. La première, trouvée à Ph'u Khiao Khao,

1. L. FINOT, *BE*, IV, 114 suiv.

dans K'orat, écrite en caractères préangkoriens, émane d'un roi Jayasiṃhavarman ¹. M. CÆDÈS a d'ailleurs proposé déjà de placer ce personnage parmi les souverains du Tchen-la de terre. L'autre, trouvée dans l'île d'Ayuth'ia mais de provenance incertaine, date de 937. Commémorant une fondation faite par un nommé Maṅgalavarman, elle énumère plusieurs princes de Cānāçapura : « le premier est le roi Bhagadatta puis, après un nombre de générations indéterminé, Sundaraparākrama, son fils Sundaravarman, enfin le roi Narapatisiṃhavarman et Maṅgalavarman » ². Cānāçapura, qui est apparemment un mot indigène sanskritisé, pose un problème de restitution et de localisation insoluble quant à présent. On peut cependant retenir dans cette inscription les deux noms royaux qu'elle contient, Bhagadatta et Narapatisiṃhavarman. Ce dernier titre rappelle le Jayasiṃhavarman de l'inscription de Ph'u Khiao Khao, et tous trois sont attestés dans les régions mêmes où Bhavapura a pu être localisé. Sans qu'on puisse quant à présent expliquer l'appellation de « princes de Cānāçapura » qui concerne deux de ces rois, il est permis de supposer que nous avons affaire ici à des souverains du Bhavapura historique et à des prédécesseurs, sinon à des ancêtres, de Rājendravarman II. Ainsi s'expliqueraient ces mentions concernant d'une part un roi, d'autre part une dynastie inconnus de l'histoire officielle du Cambodge, quoique le texte d'Ayuth'ia, bilingue, utilise le sanskrit et le khmèr. En outre, l'avènement de Rājendravarman II remontant à 944, date que l'on peut assigner aussi à la réunion de Bhavapura, il était encore normal en 937 de mentionner une dynastie dissidente.

*
**

Les tendances des annalistes. — On a vu que la documentation sur la période la plus obscure du Tchen-la vient surtout de Yaçovarman et Rājendravarman II ; mais elle comporte des éléments distincts, quoiqu'ils aient fini par se combiner. Et ces éléments impliquent aussi un choix dans l'orientation de chaque généalogie, répondant sans doute à des raisons politiques et historiques.

Yaçovarman fait remonter ses ancêtres au roi Puṣkarākṣa, soit jusqu'en 690-710 environ, donc en un temps où le premier Tchen-la s'écroulait sous la régence de Jayadevī. Il se réfère même au coup d'État de Puṣkarākṣa, qui marque le début d'une nouvelle période (cf. texte n° 17, st. II). L'existence d'une fondation faite effectivement par Puṣkarākṣa en 716 et ce que nous savons par ailleurs confèrent une certaine valeur à la documentation des annalistes de Yaçovarman. Or, on remarquera que ni lui ni aucun de ses parents ne mentionne la première dynastie du Tchen-la. Aucun roi du Cambodge, depuis

1. E. SEIDENFADEN, *BE*, XXII, 90. — G. CÆDÈS, *Histoire...*, 118.

2. G. CÆDÈS, *Histoire ...*, 155. — *Id.*, *JTRS*, XXXV, 73.

Jayavarman II jusqu'à Harṣavarman II, ne cite même incidemment la dynastie des VI^e-VII^e siècles. Il n'y a à cela qu'une explication possible : c'est que les dynastes qui prirent le pouvoir au VIII^e siècle étaient sans attaches avec la précédente famille régnante. Ceci laisse d'ailleurs penser que la mort de Jayavarman I^{er} a dû être suivie d'événements assez violents, qui expliquent l'allusion faite en 713 par Jayadevi au malheur des temps (texte n° 11). Deuxième remarque : le rappel du Fou-nan est presque aussi vague. Sauf un rattachement à Kauṇḍinya-Somā qui a tout d'une clause de style, on trouve seulement l'indication que la mère de Rājendravarman I^{er} descendait des *adhirāja* de Vyādhapura. Ce fait a pu avoir au début du VIII^e siècle des conséquences que l'on a analysées plus haut. Ultérieurement quand les dynasties parallèles se sont multipliées, il n'avait plus grande portée. Il semble donc que l'histoire du Cambodge, depuis Puṣkarākṣa jusqu'à Harṣavarman II tende à former un bloc unique et groupe finalement des éléments dynastiques venus en réaction contre les rois précédents.

Les choses changent avec Rājendravarman II et de deux points de vue distincts : la généalogie remonte à plusieurs générations plus haut, trois au moins, et sauf Puṣkarākṣa, les ancêtres cités par Yaçovarman sont délibérément omis. C'est dans ces conditions qu'apparaît le roi Bālāditya. On a pu montrer déjà qu'il se plaçait à une époque très reculée, contemporaine au moins du premier Tchen-la et sa « réalité historique » paraît bien indiquée par la stèle de Ö-Lâm (texte n° 5). Il y a là toutefois une reconstruction généalogique qui revient en propre à Rājendravarman II avec l'aide de deux mariages de brâhmanes et princesses, dont les mobiles seraient curieux à connaître. Au même groupement appartient Sarasvatī, nièce de Bālāditya, et le mari de celle-ci, Viçvarūpa. Leur descendant est Nrpatīndravarman I^{er}, lui-même père de Puṣkarākṣa. Ces trois générations sont donc seulement connues par les inscriptions du temps de Rājendravarman II. Celui-ci donne aussi quelques détails sur l'époque immédiatement postérieure, mais parvient encore à éviter toute mention des autres ancêtres de Yaçovarman, sauf Puṣkarākṣa : sa mère Mahendradevi est rattachée à une « lignée de rois » non autrement précisés et où apparaissent seulement Vedavatī et Dviveda, inconnus par ailleurs. Même quand Rājendravarman II cite les rois régnants depuis Jayavarman II, il ne dit rien de leurs origines et s'il doit mentionner l'existence d'un oncle de Jayavarman III qui fut en même temps père d'Indravarman I^{er}, il ne donne pas son nom (que nous savons être Pṛthivīndravarman) ¹.

Ces abstentions systématiques ont une contre-partie. C'est dans le texte de Bāksēi Čamkrōṅ, dû au même Rājendravarman, qu'apparaît la première mention rétrospective des ancêtres du Tchen-la : Kambu-Merā, Çrutavarman, Rudravarman I^{er}. Or, ce rappel contraste avec toute l'épigraphe antérieure.

Comme une telle préférence et de telles omissions ne sont pas fortuites, on

1. Inscription de Bāksēi Čamkrōṅ, G. Cœdès, JA, 1909, 467 suiv. (st. XXIV).

est tenté de les expliquer par l'ascendance *masculine* de Rājendravarman II, seul point sur lequel par ses attaches généalogiques il diffère de ses prédécesseurs. Ceci nous ramène à son père Mahendravarman, seigneur dans Bhavapura.

Un premier point paraît acquis, c'est que le territoire de Bhavapura avait encore, au début du x^e siècle, une indépendance plus ou moins effective vis-à-vis des souverains d'Ankor. Le grand-père paternel de Rājendravarman II, Y, s'intitulait « roi des rois » *adhiçavanīça*, et si le nom de son royaume n'est pas attesté avec certitude (il en reste seulement la terminaison *pura* ; cf. texte n° 21), le fait que Mahendravarman ait été *içvara* de Bhavapura laisse penser que son père y régnait aussi. Le texte n° 19 précise en outre que Rājendravarman II a reçu la royauté de son père ; ce sont donc les droits de sa famille paternelle qui sont marqués d'abord, et les liens qui, par le fait même de la succession au trône, le relie aux précédents souverains d'Angkor sont mentionnés « pour mémoire » et sans emphase. On rapprochera de ces faits l'insistance avec laquelle Rājendravarman s'est présenté toujours comme le souverain légitime. Ces remarques et les tendances qui gouvernent l'épigraphie contemporaine semblent comporter une seule explication : Rājendravarman II prétendait tenir ses droits monarchiques des princes de Bhavapura et par eux de la dynastie du premier Tchen-la ; il agit, au moins sur le plan dynastique, indépendamment des souverains précédents, de Jayavarman II à Harçavarman II, et en réaction contre tous leurs ancêtres du viii^e siècle, sauf Puçkarākça. Il n'essaie pas davantage de se rattacher au Fou-nan : « ... et pourtant il n'était pas de la race des Monts »¹.

Encore le mariage de ses parents Mahendravarman et Mahendradevī est-il par certains côtés assez énigmatique. Aucune inscription ne qualifie explicitement Mahendradevī de fille d'Indravarman. C'est seulement une constatation qui ressort des faits connus, et notamment de la combinaison de plusieurs textes : celui de Bāksēi Cāmkrōñ (st. XXXV) qui donne l'épouse de Jayavarman IV, comme la sœur de Yaçovarman, et le texte de Prè Rup (st. CCLXX) qui donne Jayadevī, épouse de Jayavarman IV, comme la sœur cadette (*jagharīyajā*) de Mahendradevī. Cette parenté semble impliquer un frère commun, Yaçovarman I^{er}, donc un père commun, Indravarman I^{er}.

On notera cependant les termes de l'inscription du Mébon oriental (st. XI) parlant de Mahendradevī : « Dans cette race illustre, ayant pour tige Somā et unie aux plus grands des dieux, à commencer par Indra, Upendra et Rudra, épuisée et déçue... prit naissance une [fille] pure, bienfaisante pour le monde, telle qu'une autre Lakṣmī. » Il semble bien que la famille visée ici, qui fut illustrée par Indravarman et Rudravarman, ait subi une éclipse : l'usurpation de Jayavarman IV, quoique sa femme ait appartenu à la même famille, pourrait

1. Inscription du Mébon, st. CXVIII (L. FINOT, *BE*, XXV, 343). L. FINOT (*Ibid.*, n. 3) avait vu là une allusion possible aux Çailendra, mais il s'agit plutôt, semble-t-il, des « rois de la Montagne », des rois du Bā Phnom.

suffire à expliquer les termes employés, si Mahendradevī n'y était donnée comme née dans une famille déchue ; sans exiger une minutie extrême dans le choix des mots, on admet difficilement qu'une fille, même puînée, d'Indravarman puisse être dite « née dans une famille déchue ». L'usurpation de Jayavarman IV date de 921, Indravarman I^{er} est mort en 889 : si Mahendradevī est née l'année même de la mort de son père, ce qui constitue une hypothèse extrême, elle avait donc 32 ans au moment de l'usurpation, quand la fortune de sa famille a décliné.

C'est encore une question de dates, qui aggrave les incertitudes de cette parenté. Rājendravarman II est devenu roi dans sa prime jeunesse ¹, en 944. En lui attribuant alors 18 ans, ce qui est un maximum, on le fait naître en 926. Sa mère Mahendradevī, née au plus tard en 889, aurait donc eu 37 ans quand elle l'a mis au monde. Sans qu'une telle combinaison soit impossible, elle repose sur deux hypothèses qui sont chacune déjà douteuses et qui, associées au mieux, donnent un résultat assez peu vraisemblable. On peut donc se demander si Mahendradevī était bien sœur de Yaçovarman et fille d'Indravarman, ce qu'aucun texte n'indique d'ailleurs expressément.

Les préoccupations généalogiques de Rājendravarman II ont peut-être influé aussi sur la légende même de Kambu. Avant le x^e siècle, quelques inscriptions parlent bien de *Kambupurī*, des *Kambuja*, mais sans que Kambu paraisse défini avec netteté. Sa personnalité est encore plus vague que celle de Kaunḍinya ; elle se réduit en fait à un nom. L'inscription de Bāksēi Čāṃkrōṅ innove, à ce point de vue, en faisant de Kambu l'époux de *l'apsaras* Merā, nouvelle venue, et en donnant au couple un rôle symétrique de celui de Kaunḍinya-Somā. Ce détail peut être rapproché d'un autre fait mentionné par la stèle de Pālhāl (st. XXXVIII-XXXIX) :

Çrīnāmagurudevākhyasuhṛtpriyatamo bhavet
Rṣikamvunāmadevaṃ tena nītanṛpājñāyā
Santac-Vray-nāmadeḥ taṃ samsthāpya punar āgataḥ ².

« Le nommé Çrī fut l'ami très cher du dénommé Gurudeva. Ayant fondé, sur un ordre du roi transmis par celui-ci, le dieu nommé Rṣikambu dans le *deça* nommé Santac-Vray, il revint. »

Cette mission de Çrī n'est pas datée, mais des membres de sa famille figurent dans les stances voisines comme serviteurs de Jayavarman IV et V. On peut donc supposer que la fondation du Rṣi Kambu se situe vers le même temps, qui est aussi celui de Rājendravarman II. Kambu aurait acquis alors, pour des raisons dynastiques, un prestige nouveau et aurait fait l'objet d'un culte, ce qui n'était jamais arrivé à Kaunḍinya. L'intervention (*ājñā*) du roi indique que ce fut un culte officiel, et l'intermédiaire *Gurudeva* paraît bien être le dignitaire

1. Stèle de Prè Rup, st. XXVII, LII, LIII, CCXXIV, G. Cœdès, *Inscriptions*, I, 73 suiv.

2. G. Cœdès, *BE*, XIII, VI, 27 suiv.

connu généralement sous le nom de *Vrah guru*, dont le titre a été ici entièrement sanskritisé.

La légende de Kambu, sous sa forme dernière, risque donc de suivre de loin les autres histoires de brâhmanes, dont on signalait plus haut l'in vraisemblance. Elle a subi sans doute des remaniements dont le plus marquant est l'apparition de l'*apsaras Merā*.

Ces remarques sur les origines de Rājendravarman II sont assez caractéristiques. Mais on pourrait sans doute en faire de même ordre, sur des règnes différents, quoique l'analyse des faits devienne là plus difficile. La personne royale occupe, à chaque époque, avec des qualificatifs souvent très vagues, presque toute la littérature épigraphique sans que le détail des faits soit perceptible : Jayavarman II se fait sacrer monarque *cakravartin*, mais son fief paraît limité au pourtour des Lacs ; Indravarman I^{er} a eu, autant qu'il semble, un rôle bien plus grand dans le regroupement des territoires cambodgiens, mais il n'apparaît en pleine lumière qu'en 877, quand ce regroupement paraît presque achevé. Lui-même et son fils et Jayavarman IV sont de grands rois, mais un fief au moins, celui de Bhavapura, leur échappe encore. Avant l'organisation minutieuse du royaume, telle que les textes du XI^e et du XII^e siècle la montrent, associée à des subdivisions territoriales qui étaient seulement administratives, il y a eu au Cambodge une période féodale, prolongeant celle du Fou-nan.

La succession des monarques officiels, dans son ordonnance apparente, ne peut pas marquer la prise alternée du pouvoir par des groupements rivaux. Les descendants de telle dynastie peuvent être écartés des fonctions royales, ils n'en continuent pas moins de vivre au second plan. Ainsi s'explique sans doute la mention de précisions généalogiques qui semblent chacune de mince importance et même superflues : le rattachement de Sūryavarman I^{er} à la famille maternelle d'Indravarman I^{er} ¹, le rattachement de la mère de Jayavarman VII à la dynastie du premier Tchen-la ². De telles indications, au début du XI^e siècle ou à la fin du XII^e, avaient trop peu d'utilité pratique pour n'être pas authentiques.

Ici, on peut croire que la dynastie de Bhavavarman I^{er}, dépossédée dans des conditions inconnues après la mort de Jayavarman I^{er} ou même d'Īçānavarman I^{er}, a conservé sa principauté originelle de Bhavapura tandis que le Cambodge se désagrègeait. Restée étrangère à l'effort de reconstruction amorcé par Jayavarman II et Indravarman I^{er}, elle est revenue au pouvoir à la faveur d'un mariage avec une descendante de la dynastie d'Añkor, après élimination du clan précédemment au pouvoir. L'avènement de Rājendravarman II a dû d'ailleurs s'accompagner de circonstances assez exceptionnelles, car les inscriptions de son temps lui donnent des parentés inconciliables. On s'est guidé principalement ici sur la grande inscription de Prè Rup, qui donne une généalogie pré-

1. G. CÆDÈS, *Mélanges S. Lévi*, 213 suiv.

2. G. CÆDÈS, *BE*, VI (stèle de T'à Prohm) et *BE*, XLI (stèle de Pràh Khàn).

cise accompagnée de quelques faits historiques. L'inscription du Mébôn oriental en confirme les données communes. Mais le texte de Prè Rup ajoute que Harṣavarman II, prédécesseur de Rājendravarman II, était son cadet (*anuja*), que Jayadevī, mère de Harṣavarman II était sœur cadette de Mahendradevī. L'inscription de Trapāñ Run ¹ (st. XXVI) parle des deux fils (*putra*) de Jayavarman IV, Harṣavarman et Rājendravarman. L'inscription de Bāksēi Çāmkrōñ indique que Jayadevī était sœur de Yaçovarman I^{er}. Ces diverses précisions prises en soi, et dans les relations qu'elles impliquent, sont incompatibles. On a pu déjà montrer que Mahendradevī n'était vraisemblablement pas la fille d'Indravarman I^{er}, contrairement à la généalogie impliquée par les inscriptions. Si d'autre part les termes de « cadet », « sœur cadette » peuvent indiquer des rapports d'âge et s'appliquer à des relations entre cousins, il est par contre clairement impossible de considérer Rājendravarman II comme fils à la fois de Jayavarman IV et de Mahendravarman, à moins d'identifier les deux personnages, ce que ne fait ni le texte de Prè Rup, ni celui du Mébôn oriental. Jayavarman IV lui-même est d'ascendance inconnue, et son avènement a toute l'apparence d'une usurpation. A moins que les recherches faites dans cette direction ne donnent des résultats inattendus, on doit pour le moment laisser dans l'imprécision les relations existant entre Rājendravarman II et la famille royale précédente, quitte à supposer que des personnages différents et presque contemporains ont pu porter des noms identiques ².

La position de Puṣkarākṣa, à la jonction de deux généalogies intentionnellement non harmonisées, a certainement un sens particulier. Il apparaît comme chef de dynastie dans les listes de Yaçovarman I^{er} (texte n° 17), qui présente l'« accès à la royauté » dans Çambhupura comme le premier fait marquant de l'histoire du Cambodge. Rien n'indique un changement jusqu'à Harṣavarman II. Les souverains du ix^e et de la première moitié du x^e siècle se considéraient donc comme solidaires d'événements qui avaient provoqué la sécession du Tchen-la.

On notera cependant que la dernière date certaine de Jayavarman I^{er}, 681, est séparée de ces événements par une trentaine d'années. C'est une période presque inconnue, pendant laquelle vit la reine Jayadevī qui, en 713, se plaint des malheurs des temps et fait une fondation dans la région d'Añkor. On ne peut y caser qu'un nom conservé par Rājendravarman II, celui de Nṛpatindravarman I^{er}; par lui, on remonte finalement au couple hypothétique Sarasvatī-Viçvarūpa et à Bālāditya. C'est également la période sur laquelle Rājendravarman II insiste le plus, sans nommer cependant Jayadevī. Par le jeu

1. L. FINOT, *BE*, XXVIII, 58 suiv.

2. Dans cette direction, un fait au moins mérite d'être mentionné. Jayavarman IV a fondé un sanctuaire à Kòh Ker « pour obtenir dans l'autre monde une juste situation en faveur de son frère aîné, né de la même mère » (Ins. de Prāh Dañrēi, st. XIX. Cf. G. CÆDÈS, *Inscriptions*, I, 61). Or ce frère utérin de Jayavarman IV s'appelait Rājendravarman.

des généalogies incomplètes et des filiations diversement orientées, on se trouve face à des données qui défient toute entreprise de comparaison. Il paraît seulement acquis que Puṣkarākṣa et la princesse *c* sont cousins et se rattachent théoriquement, non sans mal, à Bālāditya. C'est en quoi le clan de Jayavarman II et celui de Rājendravarman II paraissent avoir des ancêtres communs. Mais parallèlement à cette filiation, se développe l'ascendance du prince C, ancêtre propre de Rājendravarman II, qui tend à rejoindre les souverains du premier Tchen-la et sur lequel on ne sait rien. Un détail est à souligner encore : Rājendravarman II se réfère d'une part à Bhavapura, de l'autre à Bālāditya d'Aninditapura. Ceci paraît laisser de côté Jayavarman I^{er}, qui n'avait peut-être aucune parenté avec la dynastie de Bhavavarman I^{er}. Il est possible, comme on a vu, d'analyser en détail les attaches de Rājendravarman II avec la dynastie de Bhavapura. Les raisons qu'avait ce roi, seul dans la succession des monarques officiels, à évoquer Bālāditya sont moins saisissables. Une seule hypothèse semble actuellement offerte. Elle découle de deux textes déjà cités, les inscriptions de Jayavaman VII trouvées au Tà Prohm et au Prāh Khān d'Añkor. Si la « ville de Jayāditya » où est né le futur roi Çreṣṭhavarman s'identifie avec la « ville de Bālāditya », autrement dit Aninditapura, il s'ensuit que Çrutavarman et Çreṣṭhavarman ont été en relations avec Bālāditya ou sa descendance. C'est donc encore comme héritier du Tchen-la que Rājendravarman II se rattacherait à Bālāditya, ceci avec des nuances dont le détail échappe actuellement.

Ce rapprochement peut trouver chez les annalistes officiels une sorte de justification historique. Le nom même de Bālāditya « soleil levant », indique l'existence d'une dynastie solaire, à laquelle appartenait probablement aussi le Nṛpāditya du texte n° 3. Or la dynastie du Tchen-la initial se rattache à la famille solaire, le Sūryavaṃṣa, en opposition avec la famille lunaire, le Somāvaṃṣa, du Fou-Nan. C'est même à Bhavavarman I^{er} que l'on attribue le mérite d'avoir réuni les deux familles. Et d'autre part, Rājendravarman II prend soin, dans l'inscription de Prè Rup (st. XIV), de préciser ses origines : « ... il fut, dans sa famille solaire, comme Hari, le dieu suprême des descendants de la race solaire ». De ces données, on peut conclure actuellement que deux titres royaux attestent l'existence au Cambodge d'une dynastie solaire à date ancienne et qu'elle paraît associée, dans une mesure imprécise, au premier roi du Tchen-la, Çreṣṭhavarman. Ceci nous conduit, pour Bālāditya au moins, à la période du Fou-Nan, mais comme on sait, la reconstruction généalogique que permet le texte n° 19 assurait un minimum de six générations entre Jayavarman II et Bālāditya ; un plus grand intervalle de temps n'était pas exclu, éventualité que l'on a été amené à prévoir déjà.

Ceci, par une autre voie, pourrait cependant nous conduire à préciser encore l'emplacement du fief de Bhavapura, mais les monuments archéologiques extérieurs au groupe d'Añkor ont été peu étudiés, et dans beaucoup de cas leurs indications toponymiques ne sont pas encore exploitées. Il y a, comme

on a vu, une très forte présomption en faveur d'un Bhavapura localisé au Laos siamois. Nous savons, d'autre part, que ce Bhavapura était indépendant ou à peu près jusqu'au x^e siècle. L'expansion extrême du royaume d'Ankor vers le Nord semble marquée, sous Indravarman I^{er}, par l'inscription de Băn Bū'ng Kê, à 60 km. d'Ubôn, en Laos siamois ¹, et sous Yaçovarman I^{er}, par l'inscription digraphique de Huei Thà Mô (texte n^o 16). On serait peut-être amené en ce cas à placer au x^e siècle Bhavapura dans le voisinage de ces points, soit à l'Ouest, soit au Nord-Ouest, où de nombreux monuments khmèrs subsistent jusqu'à Ch'ayaph'um et Roi Et. Les frontières du Cambodge n'ont d'ailleurs jamais été très précises : une inscription du temps d'Indravarman ² mentionne bien comme voisins le Champa, le Yavadvîpa et la Chine, mais des populations sauvages s'intercalaient certainement entre les pays civilisés, dans la chaîne annamitique notamment, et la Chine même n'était représentée que par ses vassaux thaïs du Nan-tchao, dont l'extension vers le Sud a dû varier suivant les époques. Nous savons aussi pour des raisons historiques et sans que les textes en disent rien, que les Khmèrs du plateau de K'ôrat étaient en relations avec les Môns de la Moyenne-Ménam et, si l'on suit les détails de l'inscription de Sdôk Kâk Thom, Sūryavarman I^{er} a commencé sa carrière royale aux confins de ces régions. Quant aux populations situées à l'Ouest des Lacs elles ne sont guère mentionnées. Rājendravarman II, dans l'inscription de Bâksëi Câmkrôn, les appelle Sūkṣma-Kāmṛāta, terme désignant des peuples barbares, emprunté à la nomenclature géographique de l'épopée indienne et qu'il faut sans doute prendre comme un substitut ou comme une métaphore. Nous avons vu qu'au vi^e et au vii^e siècle, ces populations occupaient encore pour une bonne part la région des Lacs (quand eurent lieu les interventions de Bhavavarman I^{er} et Īçānavarman I^{er}) et que les Kambuja les ont probablement repoussées dans les régions montagneuses de la périphérie et dans la plaine d'Aranya. L'occupation du Sud des Lacs paraît avoir été incertaine et limitée ; l'expansion vers l'Ouest s'interrompt, pendant la plus brillante époque, à hauteur de Wath'ana au Siam ; Chantaboun même n'avait peut-être que des relations par mer avec le reste du Cambodge. Et rien n'atteste des contacts particuliers avec les établissements môns très importants qui étaient dispersés au Sud de Prachinburi, donc situés à moins de cent kilomètres à l'Ouest de Chantaboun. Il semble vraiment que dans tout ce secteur l'expansion khmère ait été sérieusement entravée par les populations autochtones. Les problèmes de géographie historique qui se trouvent ainsi posés n'auront d'ailleurs une solution que lorsqu'on pourra les étudier en fonction de l'histoire pré-thaïe du Siam.

*
**

Conclusions. — Au terme de cette analyse des données généalogiques rela-

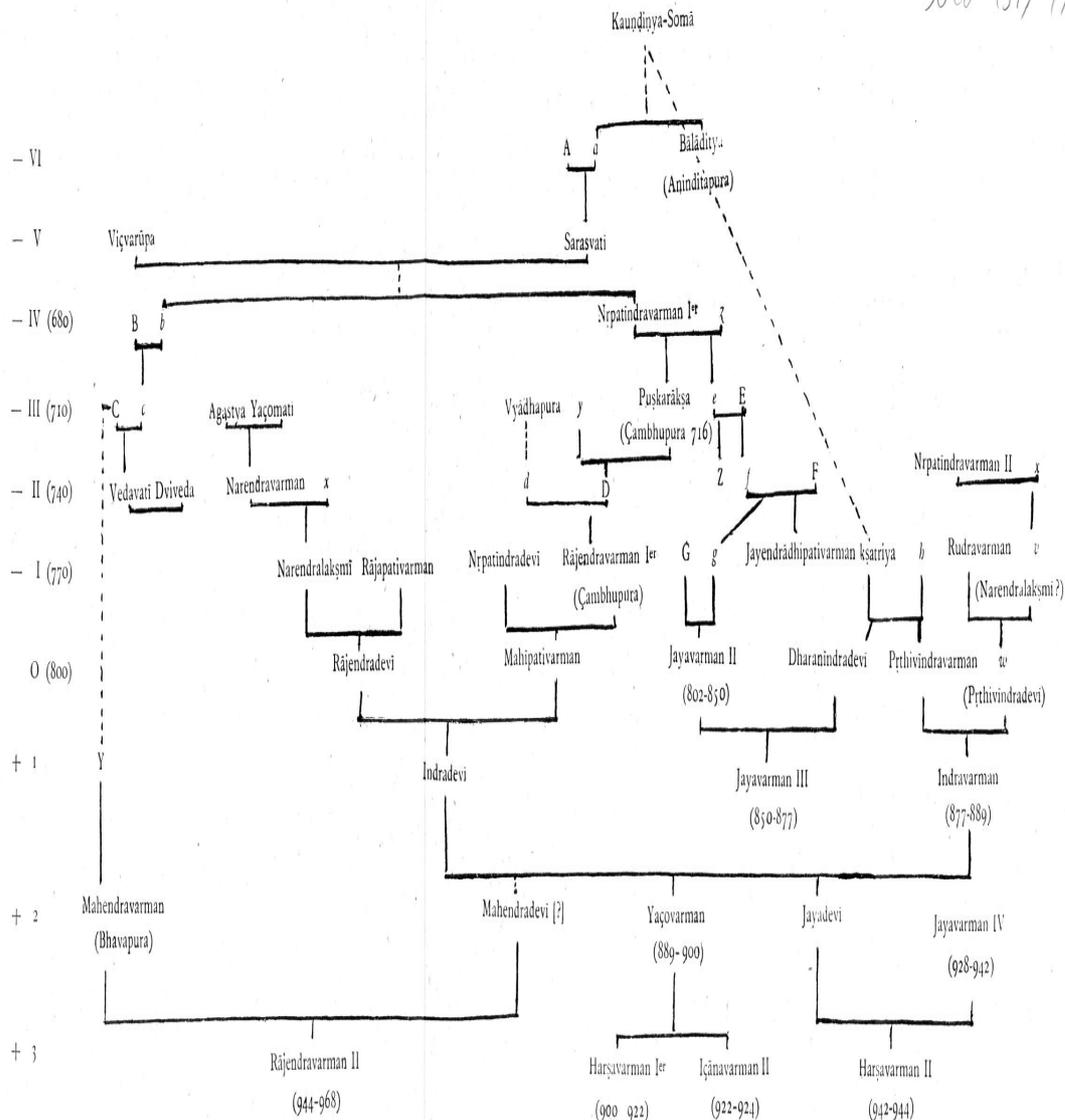
1. *BE*, XXII, 9.

2. G. CÉDÈS, *Inscriptions du Cambodge*, I, 37 suiv. (st. XX).

tives au Cambodge du VIII^e siècle, on constate que les renseignements attribuables aux Chinois et aux Arabes sont, pour une part, confirmés au delà de toute prévision. Ces renseignements se ramènent à deux données essentielles : morcellement du pays, subordination à un royaume indonésien nommé Javā. Sur le second point, nous savons seulement ce que nous dit l'inscription de Sdök Kāk Thom : Jayavarman II voulut que le pays Kambuja devint indépendant de Javā. La période qui suivit la mort de Jayavarman I^{er} (après 681) semble avoir été marquée par un affaiblissement rapide de l'autorité centrale. Le texte n° 11 paraît indiquer que la reine Jayadevī exerça une sorte de régence, à défaut peut-être d'héritier mâle et sans que son gendre Çakrasvāmin ait hérité du pouvoir. Rien ne permet actuellement de déterminer les causes de cette situation. Les conquêtes d'Īçānavarman I^{er} dans le Sud ont été peut-être trop rapides et mal consolidées. Il semble aussi qu'à la mort d'Īçānavarman, se situe une première période assez troublée à laquelle mit fin tardivement l'avènement de Jayavarman I^{er}. Celui-ci n'avait peut-être aucun rapport de parenté avec la dynastie de Bhavavarman I^{er}.

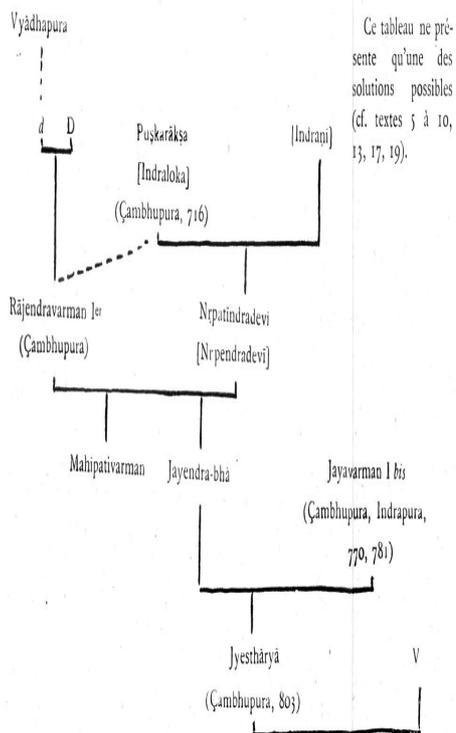
La reine Jayadevī est encore attestée en 713. Le roi Puṣkarākṣa fait en 716 une fondation à Çambhupura. Les historiens chinois placent la dislocation du Tchen-la entre 707-708 et 717. Enfin, nous savons que Puṣkarākṣa accéda dans Çambhupura à la royauté. L'extrême vraisemblance est qu'il s'est proclamé roi de Cambodge, s'attribuant la place encore vacante en 713. La première conséquence est la sécession entre Tchen-la de terre et Tchen-la d'eau. Le Tchen-la de terre, autrement dit Bhavapura, vit autonome pendant tout le VIII^e siècle, au Nord du pays. Il envoie plusieurs ambassades en Chine. Le Tchen-la d'eau se constitue d'abord sous l'autorité plus ou moins effective de Puṣkarākṣa, puis de Rājendravarman I^{er} ; son existence doit être difficile, car aucune relation n'est entretenue avec la Chine. Le morcellement s'accroît d'ailleurs très vite, la descendance de Puṣkarākṣa n'est plus attestée dans Çambhupura et, vers 750, il y a au moins cinq dynasties parallèles qui se partagent le moyen et le bas-pays. Cette fragmentation du territoire en fiefs pourvus chacun d'un roi subsiste jusqu'au IX^e siècle. Avec ce commentaire, on comprend mieux en quoi a consisté l'initiative prise par Jayavarman II en 802, quand il se fit sacrer *cakravartin* « roi souverain », *kamraten phdai karom mvāy gus* « souverain de la terre absolument seul » : l'opération ne visait pas seulement Javā. Et ses successeurs en ont toujours marqué l'importance, même quand ils ont été rivaux, car Indravarman I^{er} ne peut avoir été que le rival de Jayavarman III. Ceci dit, le morcellement du Cambodge au début du VIII^e siècle ne s'est probablement pas produit au hasard, mais conformément à un état territorial plus ancien. Entre le bas-pays et le haut-pays, anciens territoires originels du Fou-nan et du Tchen-la, qui répondent sans doute à la subdivision adoptée par les Chinois en Tchen-la de terre et Tchen-la d'eau, se sont intercalées un certain nombre de principautés échelonnées sur le Moyen-Mékong et, à l'Ouest, le long des Lacs : Çambhupura, Indrapura, Cakraṅkapura, Amoghapura, etc. La plupart de ces

560 (193 43)



La période comprise entre -IV et -III correspond à la fin du règne de Jayavarman I^{er} et à la régence de Jayadevi. A partir de -III, la lignée issue de C et figurant à gauche représente la dynastie du Tchen-la de terre. Les diverses branches de droite, qui se multiplient entre -III et 0 correspondent à des dynasties du Tchen-la d'eau (Cf. textes 4, 5, 12, 14 à 24).

2. — Dynastie de Çambhupura (716, 803), primitivement du Tchen-la d'eau.



Ce tableau ne présente qu'une des solutions possibles (cf. textes 5 à 10, 13, 17, 19).

3. — Dynasties de Bhavapura ou du Tchen-la de terre (ca. 715-944).

Mahendravarman, peut-être Bhagadatta, Jayasimhavarman, Narapatiśimhavarman (deux parmi ces derniers pouvant correspondre aux rois C et Y du tableau 1). (cf. textes 19 et 21, — BE, XXII, 90, — JSS, XXXV, 73).

4. — Dynastie d'Aninditapura.

Balāditya, peut-être Nṛpāditya. Plus tard, Nṛpatindravarman I^{er}. (cf. textes 3, 4, 19, 21 à 23).

5. — Roi non situé : Çambhavarman (cf. textes 1 et peut-être 2).

pays ont eu leur prince souverain, mais il n'est pas possible encore d'y localiser les dynasties connues par ailleurs, sauf pour Çambhupura.

L'effort de Jayavarman II, puis d'Indravarman I^{er} a consisté, comme on le montrera dans un autre article, à regrouper progressivement ces territoires sans cependant atteindre, semble-t-il, un résultat complet. C'est plus tard Rājendrarvarman II qui, par droit de naissance, réunit enfin Bhavapura au reste du Cambodge. Jusqu'alors (944), Bhavapura avait probablement subsisté comme siège d'une dynastie dissidente et d'une tradition historique autonome qui prétendaient continuer celles du premier Tchen-la et du Tchen-la de terre.

Certains territoires ont pu d'ailleurs correspondre aux fiefs de dynasties écartées du pouvoir royal ou de branches cadettes. D'autres territoires sont tombés entre les mains de nouveaux venus. Ainsi s'explique que tous les rois, de Jayavarman II à Harşavarman II ignorent la première dynastie du Tchen-la, ne se rattachent qu'au couple mythique Kauṇḍinya-Somā et mentionnent une seule fois le Fou-nan (Vyādhapura). Ainsi se comprennent également les innovations apportées à la généalogie officielle par Rājendrarvarman II qui mentionne les fondateurs du Tchen-la, ignore tous les dynastes du VIII^e siècle sauf Puşkarākṣa et prétend tenir ses droits souverains de son père, seigneur dans Bhavapura. Les premiers sont des parvenus, qui se sont créé de multiples répliques de Kauṇḍinya-Somā pour donner quelque fondement à leurs prétentions. Au contraire, Rājendrarvarman II est, ou prétend être, le monarque légitime qui se rattache à la première dynastie du Tchen-la et à Bhavarvarman I^{er}.

On ne peut cependant tout expliquer : pourquoi Rājendrarvarman mentionne-t-il ses lointains ancêtres et les dynasties officielles du IX^e et du X^e siècle dans la modeste fondation du Bāksēi Čamkrōñ seulement, et insiste-t-il au contraire, à Prè Rup, sur la personnalité du brāhmane Viçvarūpa, qui a tout d'une fiction ? Pourquoi ces rappels fréquents du roi Bālāditya qui, ainsi qu'on l'a montré, était au moins contemporain de Jayavarman I^{er}, voire bien plus ancien et en ce cas, appartenait aux phases archaïques de l'histoire indochinoise ?

Il semble curieux enfin de voir qu'une époque historiquement obscure comme le VIII^e siècle, est marquée en archéologie par un grand nombre de monuments. Cette constatation n'est d'ailleurs pas indifférente et montre tout ce qu'on peut espérer de l'avenir.

Phnom Péñ, août-décembre 1943.